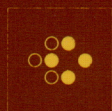


Catherine N'Diaye

Gens de sable



P.O.L

Gens de sable

Catherine N'Diaye

Gens de sable

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

A mon frère

© P.O.L éditeur 1984
ISBN : 2-86744-027-0

LE NOM PROPRE

Le patronyme, la désignation juridique, affective, l'indexation du sujet, c'est considérable.

Je m'appelle Cathy N'DIAYE. Pour qui connaît un tant soit peu le Sahel, l'origine de ce nom, c'est le Sénégal. J'y vais à chaque fois que je peux, mais ça n'est que de temps en temps.

COMMUNICATION

Je n'avais aucune possibilité de communiquer avec le Mexicain — mon espagnol est inexistant — sauf par gestes et par regards. Mais ce n'était pas un handicap. Au contraire, c'était un bienfait.

Henri Miller, *Big Sur*

Je pense à ma grand-mère, à sa croyance qui fait sa force, sa confiance, sa sérénité. Nous communiquons par regards, gestes, sourires. Pour les choses simples de la vie quotidienne, chacune parle sa langue et, entre nous, ces échanges minima sont intenses — tant l'opinion de l'une importe pour l'autre. Pour les conversations longues, difficiles ou graves nous prenons des interprètes, n'importe lesquels, jamais les mêmes, médiateurs transparents. Nous leur parlons sans les voir, sans nous quitter (elle et moi) du regard un instant. Quand il n'y a pas d'interprètes, on dialogue malgré tout, comme si, dans la tension affective, on trouvait une langue commune, à l'intérieur même du chassé-croisé de deux langues, une sorte de méta-langue qui transcende mon français et son woloff.

Ma grand-mère est extrêmement ferme dans ses

propos, en face d'elle ma volubilité devient hésitante. Je me sou mets spontanément à l'autorité qu'elle impose et qui m'apaise. Elle se moque gentiment de mon faux savoir, mais, par délicatesse, elle n'en appelle jamais à sa longue expérience.

Qu'est-ce qui unit ?
Les liens du sang.

Je fais partie de la multitude de ses petits-enfants. Elle les connaît tous. J'en ignore un certain nombre.

Elle m'a dit la généalogie longtemps, posément, toute une après-midi. J'admira is sa mémoire où s'ajoutent les naissances et les décès qu'elle ordonne selon l'importance qu'il convient d'y accorder. Devant la mort, elle est fataliste. Mais elle commanderait volontiers la vie et voudrait que ne soient conçus que les petits qu'elle accepte. J'ai vu pendant des années la femme de son petit-fils attendre humblement devant la porte pour que ma grand-mère jette un regard à son enfant — tout petit d'abord, puis grandissant, enfin grandelet. Et ce n'est que très tard, par crainte du ridicule uniquement, que ma grand-mère a abandonné ce mépris silencieux.

Comme je suis l'aînée de ma génération (la troisième à partir de Mam' Naffy Diop, ma grand-mère), j'ai non seulement des privilèges auxquels je suis très attachée, mais des droits — des droits

d'aïnesse — que mes oncles et mon père (les fils de ma grand-mère) sont loin d'avoir. Lorsqu'elle les appelle au téléphone (1), ils se redressent pour lui parler — à des kilomètres — ils se mettent debout pour répondre. Tandis que moi, je ne reçois jamais d'ordres, mais des conseils bienveillants. Et, quand elle croise mon regard, ma grand-mère a les yeux qui rient. Mam' Naffy ne me consulte pas, elle m'informe de ses décisions quand elle les a prises. Moi, je lui fais part de mes désirs. Elle acquiesce toujours, car ils lui paraissent raisonnables.

Mam' Naffy se déplace dans une voiture extraordinaire : une 404 bâchée d'une sorte de ciel de lit bleu à l'extérieur, étoilé à l'intérieur. Sur l'avant de la bâche, le portrait peint du Marabout de la famille — en l'occurrence, le Saint de la confrérie Tidjane — un chromo aux couleurs très agressives. A Dakar, comme à Saint-Louis, comme à Louga, l'arrivée au bout de la rue de ce portrait très haut placé et qui cahote sur le chemin, fait pousser des cris de sioux aux enfants, et s'affairer les adultes.

Certains ont essayé de faire renoncer ma grand-mère à ce qu'ils jugent comme une excentricité. En vain. D'abord parce qu'elle ne cède pas et se méfie toujours. Ensuite, parce que selon elle ce n'est pas de l'excentricité mais de la dignité affichée.

Mam' Naffy a également son élégance propre :

(1) *Ma grand-mère adore le téléphone, et elle en abuse. Cet instrument est venu à point lui redonner la puissance et l'autorité que l'Écrit — les journaux, les lettres, les papiers que les autres doivent lui lire — risquait de lui enlever.*

elle s'habille de couleurs pastel et porte le foulard très en avant sur le front depuis l'âge de 20 ou 25 ans. Comme beaucoup de femmes, elle s'est arrêtée dans la spirale des révolutions successives de la mode à un point précis du style — et ce, pour toujours. Ma mère a fait quelque chose comme ça aussi. Cette espèce de coupure dans l'élan de la coquetterie — qui marque l'âge d'une femme plus que les rides, plus que tout — me touche beaucoup.

Malgré son foulard, malgré sa voiture, je ne peux penser que ma grand-mère soit un être contingent, qu'elle soit un accident au regard de l'infini, un malheureux sujet qui existe solo numéro dans l'immensité des peuples de Dieu. J'y pense souvent quand, accroupie dans un coin du jardin, je la regarde prier. Elle rend grâce à sa mesure, avec toute sa solidité, femme de la terre tournée vers le ciel, seule sur la terrasse, les pieds bien à plat sur le carreau frais, tandis que les autres se prosternent dans le sable fin de la cour. Elle commence et termine sa prière indépendamment du reste de la famille qui guette pour s'accorder à la longueur variable de son temps de recueillement.

DE L'EXOTISME, DU FOLKLORE, DE L'AMOUR

... Le livre n'a jamais été fait, il a été récolté.

Marcel Proust, Jean Santeuil

Quand un monde ne nous est pas (ou plus) tout à fait familier — qu'il se situe en dehors de notre quotidien, notre relation à cette étrangeté peut être de trois ordres : exotique, folklorique, amoureuse.

Trois attitudes immédiates et irrationnelles qui annulent la distance.

L'exotisme, c'est la curiosité qui fige tout de suite les choses dans une altérité radicale, absolue ; et qui ne dérape (ni n'évolue) jamais vers un quelconque rapport heuristique. Aucun désir de résoudre l'énigme, de réduire la distance, ni de lever le voile. Brève incursion dans l'inconnu, l'exotisme est un flash. Voilà pourquoi le mitraillage photographique est la forme répandue de ces incursions dans le réel étranger.

Par essence, ce réel (étranger) est inépuisable, aussi, le résumer dans l'image de la camera oscura, c'est instituer avec lui un type de rapport fort précis et résolument limité, le « rapport exotique » : visite-tour-trekking-excursion... incursion.

Ce rapport au réel est aux antipodes de l'enquête, de la recherche. L'exotisme est une forme de rencontre avec l'Autre qui se situe à l'opposé de la connaissance, qui est même de l'ordre de l'anti-connaissance (être content sans savoir). La relation exotique est contradictoire avec la recherche de la vérité.

Elle bascule donc facilement dans le folklore, dans la vision énorme et fixiste. Le marché tropical est vu comme un tas grouillant — exubérance colorée, agressivité des sons et des odeurs, perçues comme si aucune règle ne régissait ce désordre apparent. Mais rechercher les règles, débusquer l'ordre (sous le désordre de surface), ce serait instituer une relation de connaissance. Or, justement, l'exotisme prend nécessairement l'apparence pour le réel, l'ombre pour le consistant, le folklore pour la vie.

Aux antipodes de cela, il y a le rapport amoureux : celui où on se laisse ravir, où le sens de l'observation est attisé par une attitude bienveillante et sentimentale, où le désir gouverne l'œil et le langage. Tout peut être magnifié, valorisé, amplifié, mais la relation de connaissance demeure possible. Dans le rapport amoureux, le désir conduit les pensées, il ne les oblitère pas. La

connaissance devient alors comme la poursuite de l'amour, son accomplissement, sa destinée. Cette fois, c'est être content pour cause de connaissance.

Rapport qui naît d'affinités supposées. L'affinité est ici l'intuition de l'harmonie : je devine que notre cohabitation (toi l'hôtesse, et moi de passage) sera agréable, que ta cuisine me rassasiera le goût et l'appétit, que nous aurons à nous surprendre et à nous plaire mutuellement.

Si dans le rapport exotique le touriste est acteur malgré lui (il se croit uniquement spectateur alors que, de l'autre côté du miroir, il est acteur) ; dans le rapport amoureux, il a conscience d'avoir un rôle à tenir — d'avoir entre ses mains la fragilité de la chose en train de se construire.

Quand je vais à Pikine ou à Louga, je me sens dans cet état amoureux (proche de la sensiblerie, parfois, je le reconnais). Mais cette sentimentalité n'est pas purement hallucinée, car elle trouve son écho :

— dans l'injustice avec laquelle ma grand-mère prend toujours ouvertement mon parti à la moindre discussion ;

— parce qu'au repas collectif, mes tantes mettent tout le poisson de mon côté ;

— parce qu'on s'inquiète de ma moindre ride soucieuse ;

— parce que mon neveu préféré ne dort qu'avec moi (1).

(1) *Au Sénégal, on peut vivre ses préférences à l'égard des enfants en toute quiétude, les étaler même. Comme l'éducation est communautaire, chacun a son préféré, et chacun trouve celui*

Cette sollicitude sincère est peut-être la positivité la plus profonde de l'attitude clanique, du « tu es des nôtres » qui fonde un droit naturel et imprescriptible ; je dis positivité, parce que son envers n'est pas nécessairement l'ostracisme.

Quand je suis là-bas, ni atavisme ravivé ni réminiscence fidèle ; mais une sorte d'écoute intérieure, parallèle à l'observation du dehors, me situe au-delà de l'exotisme et m'évite la béatitude bornée. Tout n'est pas Beau, je le sais, mais ce qui l'est ne m'échappe pas — ce qui est Bien non plus. Et si j'aime dans la démesure (mais peut-il en être autrement ?), la réalité n'est pas occultée, je souffre en proportion de ce qui est laid ou révoltant.

Je ne suis pas immergée dans un quotidien qui serait mien, mais comme le « génie » au bord de la rivière : il n'est plus intéressé par le flux éternel, il contemple en cet endroit l'immobilité de son reflet malgré l'écoulement et s'étonne de cette image.

Tout cela me donne une compréhension daemonique des choses. Le Sénégal parle en moi exactement comme le « daemon » de Socrate lui soufflait ce qu'il avait à dire. Cette compréhension d'un univers — ma compréhension — est, pour tout dire, un entre-deux de la curiosité ethnographique et de l'amour de son peuple. Tout en étant partie prenante, on a la patience observatrice de l'entomolo-

qui le préfère. Il n'y a pas de laissé-pour-compte (très rarement) et, en ce sens, c'est égalitaire.

giste. En l'occurrence, revendiquer des « racines » me paraîtrait purement et simplement iconoclaste. Et pourquoi le faire, d'ailleurs ? Tout écartèlement n'est pas forcément torture, la situation dans cet interstice est loin d'être insupportable. C'est au contraire la part du rêve. Pas l'évasion onirique (inintéressant cela), mais une section, une part du monde, qui est donnée dans un éblouissement. Une coïncidence étonnante. Une analogie à côté de laquelle il eût été facile de passer. Si bien qu'en cet endroit, on est tenté de poursuivre les histoires, de compléter les légendes, de reconstruire autour des fragments, des bribes et des lapsi — tout comme de contempler ce qui est donné. Autant de manières d'explorer l'analogie. Tout cela dans un élan de familiarité inoriginé puisque le temps n'y est pour rien.

Rapport amoureux — relation de connaissance — qui naissent de l'enjambement d'une distance (peu importe laquelle d'ailleurs. Il suffit d'avoir à l'annuler).

Cette attraction prend d'abord l'allure d'un choc esthétique. Et dans cette heureuse collision, la vie courante devient inédite, le quotidien prodigieux. Toutes les significations (et Dieu sait que le monde est qualifié ici !) prennent du relief. Tout m'impressionne — s'imprime — et provoque en moi des états d'âme. Que je sois terrassée par le sublime de certains paysages gigantesques, ou attendrie par l'esthétique du minuscule, de l'infime, est bien normal. Ce qui est hors de proportion émerveille

toujours. Mais la vie quotidienne... L'économie des gestes familiers, les manières de table me séduisent, la mode me ravit, les rituels journaliers me charment. La vie ordinaire est artistique (1).

(1) *J'ai remarqué, en relisant à la fin mon texte, que j'entremêlais « l'ici » au « là-bas » pour désigner le même endroit — le Sahel — hésitation identique à celle qui mêle le « tu » au « vous » quand on est impressionné par quelqu'un. Plutôt que de corriger, j'ai laissé ce qui m'est apparu comme l'ambiguïté de l'appartenance à distance. Quant à « l'Occident », il indique aussi bien, sous ma plume, un point cardinal ou un extrême opposé qu'une entité politique.*

CORRESPONDANCES

On n'a, sans doute, pas encore fini de se répandre en platitudes élogieuses sur les boubous « chamarrés » des femmes africaines. « Leur éclat », « la hauteur de leurs couleurs » ont place dans tous les guides touristiques et les récits de voyage — parfois dans le meilleur de la littérature africaine elle-même.

Manque de sens de l'observation dans un cas, et, dans l'autre, vraisemblablement incapacité à dire ou, plutôt, difficulté à échapper au dire de l'autre, de sa langue.

Insatisfaite par l'écart laissé entre la beauté de la parure et l'indigence laudative de sa description, comme s'il ne s'agissait que d'une véhémence incontrôlée, le désir m'a saisie d'aller y regarder de plus près, sous ces toges animées.

Depuis le riche bazin des jours de fête, jusqu'à la

cotonnade-toile-d'araignée, le boubou se taille dans les grandes largeurs, se coud vite, se brode abondamment, se porte statuairement.

« Driankê », c'est ainsi que l'on nomme certaines des élégantes en grand boubou. Il faudrait traduire à la fois par « princesse », « courtisane », « grande dame ». Ces statues de Dédale ont un port de reine, une arrogance muette ; elles font la mode et détiennent les règles discrètes de l'art du paraître, de l'extériorité radieuse.

Elles ont la rondeur agréable des majas vestidas, l'air courroucé de princesses offensées, et le geste ample. En marchant, elles relèvent leur drapé ; une main immobilisée par ce geste qui les situe immédiatement dans la catégorie des aristocrates inactives. Le handicap est volontaire : c'est le signe de reconnaissance de ce mandarinat au féminin. Le vêtement est soi-disant surélevé pour ne pas traîner à terre ; car la vraie coquetterie est rusée, elle se cache derrière la prétendue contrainte, la supposée raison pratique. En fait, le boubou relevé laisse apparaître le pagne — chef-d'œuvre de broderie et de tissage ; pièce maîtresse du vêtement, qui tient à la fois de la robe, de l'aube, du jupon. Dessous-dessus, montré-caché, apparitions réglées par la furtivité du geste.

Ravissement pour l'œil, ce vêtement laisse, en même temps, sur son passage un sillage odorant et tenace, une véritable trace. Parfum que je situe, comme je peux, entre l'encens d'Église et les effluves musquées de Jeanne Duval. Plus étonnante encore est l'opération par laquelle s'imprime cette odeur : Il faut piler de l'encens brut et y répandre du

parfum. On installe le mélange dans un petit pot en terre et on l'enflamme. Quand la fumée se dégage des petites meurtrières découpées dans le vase, la femme s'accroupit sur l'épais nuage. Alors, le boubou se gonfle d'odeur..., et pour l'érotisme, quel raffinement que ce parfum qui exhale et qui s'élève à partir du fondement...

YAMA SOW : LA BEAUTÉ DU DIABLE

C'est à Kaolach, cité du sel, que se trouve le palais de Yama Sow, femme sur laquelle aucun homme n'oserait plus lever les yeux.

Grande, forte, proportionnée et impressionnante, elle est un produit monumental de la nature, une perfection qui a frôlé de très près la catastrophe. Nul ne peut dire d'où lui vient cette peau couleur de miel, ni ces yeux immenses et nacrés. On dit, en revanche, qu'il faut des fortunes pour honorer sa haute taille, et il est vrai que tous ses prétendants furent hommes riches et influents.

Yama Sow est affligée d'une beauté en quelque sorte excessive : « une beauté anormale » disent ceux qui la redoutent. Et quand on parle d'elle, c'est toujours par allusions — références constantes à l'indicible, l'innommable, soupirs. Le plus souvent, on n'insiste que sur des détails qui, sous l'effet

de ce morcellement, deviennent pittoresques : elle n'a, paraît-il, pas la moindre cicatrice, ses sourcils sont naturellement épilés, ses mains s'envolent dans des gestes qu'on ne peut imiter. Aucune indication sur son âge, ni sur sa descendance, Yama est éternelle, figée dans une beauté consumante. Le diable s'est fait femme ; et lorsque le diable joue la séduction, il est puissant.

Diabliesse, Yama. Sa beauté supra-humaine fait basculer la virilité de l'homme. Elle l'anéantit. Une telle femme n'a pas à chercher à plaire, dans l'excellence de sa beauté, elle semble se suffire. Cette parfaite autarcie ne serait que troublée, dégradée par l'amour. Celui qui aime Yama n'est pas un complément virtuel ou présent, il n'est que l'amoindrissement probable de ce qui est ici-et-maintenant, perfection actualisée.

Parfaite et insaisissable, Yama n'est pas — ne peut pas être — l'objet d'une conquête, corollaire de la virilité. Vacillant dans sa virilité sans objet, l'homme s'y perd, se perd, s'affole. Et il prend l'absence qui se trouve de son côté (virilité sans objet) pour un surcroît qui se trouverait de l'autre côté (Yama est trop belle) (1). Barbe-bleue au féminin, Yama Sow s'est substituée à l'homme. Elle lui a ravi son pouvoir, tranquillement, innocem-

(1) *Dans le même temps, les femmes ne sont pas jalouses d'elle, puisqu'elles ne sont pas menacées. Aucune relation triangulaire ne peut s'installer dans une telle disproportion ; Yama étant du côté de l'excès (dans l'ordre de la beauté), toute femme devient, par comparaison, un « juste-assez ».*

ment. Sans revendication. Elle s'est installée à sa place, tout simplement.

Elle a collectionné les époux qui sont morts d'avoir été trop téméraires. Ses trois maris ont disparu dans des circonstances que l'on trouve évidemment bizarres. Dans la mort, ils sont devenus co-époux. Et Yama apparaît comme la figure inacceptable de la polyandrie affichée, en pays polygame. Inversion des signes impensable — par conséquent invivable.

Avec sa stature gigantesque, sa beauté hors du commun, Yama incarne la figure féminine de l'ogre : une ogresse dévoreuse d'hommes.

Lorsque son troisième époux est mort, elle a su qu'elle était entrée dans la légende — et que le mieux qui lui restait à faire était d'y coopérer comme à un destin. Elle s'est enfermée dans le palais mauresque que ce dernier époux venait de lui offrir, et n'en est plus sortie. On entr'aperçoit fréquemment sa silhouette sur un balcon extérieur, mais, depuis ce jour, personne dans la ville — en dehors des fournisseurs qui entrent régulièrement dans le palais — n'a plus jamais approché Yama Sow.

En fait, Yama travaille à enrichir le mythe qui se tisse autour d'elle ; elle suscite des versions plus riches, plus insolites que celles qui seraient nées de toute façon avec la rumeur admirative et craintive. Les fournisseurs viennent lui livrer des repas de fête en dehors des fêtes — et ce jour là, sa chambre s'illumine une partie de la nuit. Elle se fait exécuter des vêtements de gala, elle qui non seulement ne sort jamais, mais qui ne reçoit pas. Et l'on sait par un postier indiscret qu'on lui expédie une fois par

an du Maroc un coffret de babouches brodées.

A chaque livraison, c'est le même émoi chez ceux qui y participent de près ou de loin. Les tenants des différentes versions du mythe s'enflamment de la même façon. Les plus conventionnels y voient l'organisation minutieuse d'un sabbat infernal. Plus intéressantes sont les versions qui décrivent de mystérieuses réunions familiales. On a inventé, pour les besoins de ce récit, des sœurs cadettes à Yama, affligées de la presque même beauté, et qui, craignant de ne pouvoir faire face à un tel destin, vivent cachées et lui rendent des visites peureuses. Enfin, étonnante est la variante qui décrit, un soir, la plénitude d'une solitude radieuse, où Yama, ayant précédé l'exclusion et vivant dans une réclusion souveraine et luxueuse, se célèbre elle-même. Ce soir-là, il fut dit qu'elle s'absorbait dans sa propre contemplation, n'ayant même pas besoin de miroir, qu'elle se parlait sans remuer les lèvres, et qu'elle était, du reste, une des rares créatures à pouvoir faire société avec elle-même sans sombrer dans la manie ou la mélancolie.

RÊVE DE FEMME :
NOTE SUR LA REPRÉSENTATION DE
MAMMA,
CHÉRIE ET FIFILLE

Il convient d'abord de distinguer — et même de dissocier — l'image de la femme dans la sphère des représentations et son rôle effectif. Ainsi, il se peut que le rôle effectif de la femme excède largement la représentation qu'on en a.

A partir de cette distinction se dégage une relation dialectique, très difficile à démêler, dans laquelle l'image de la femme est en dehors de la réalité, mais pèse sur elle de tout son poids. On y fait appel, on l'invoque, on la brandit (cette représentation) pour faire rentrer les choses dans l'ordre de la représentation sociale en général (globale).

Le tout forme une structure à étages, complexe, stratifiée, ramifiée, sûrement pas simple.

Je m'avance un peu, mais tant pis. Tout effort de mise en place passe par cette audace. Il me semble que dans bien des régions du Sénégal, il y a un

matriarcat tenace qui survit sous des rituels islamiques de surface.

L'organisation sociale réelle semble bien différente de celle (patriarcale) où on ne délègue à la femme qu'une petite sphère d'autonomie (dans l'économie domestique en général). Et il m'est souvent apparu que l'agressivité à fleur de peau des femmes s'apparentait à la réaction d'un individu qui se défend coûte que coûte, justement parce qu'il détient un pouvoir digne d'être défendu.

Le rapport de pouvoir recouvre l'opposition des « responsabilités » et de « l'exécution ». Dans une société patriarcale, l'homme évolue dans la sphère des responsabilités et la femme se heurte à la contingence de l'exécution. C'est le rapport bien connu du maître et de l'esclave.

En revanche, ce que le Sénégal m'a souvent offert comme image, c'est celle d'un patriarcat de l'apparence. On fait comme si... c'était patriarcal — sorte de convention ludique. Le « père de famille » parle. Mais la « mère de famille » décide. Le Père est détenteur d'une Parole, mais qui n'est pas le Verbe-Tout-Puissant. C'est plutôt, parfois, une sorte de parole vide, péroration, déclaration inutile. L'affirmation de la Loi du Père devient alors ubuesque.

Ainsi chez les Fall, Monsieur Fall n'a de cesse de rappeler que c'est lui « qui mène la barque ». En écho, Madame Fall dit toujours que ce n'est pas elle « qui mène la barque », mais à chaque fois qu'elle le déclare c'est une pure précaution oratoire à laquelle elle sacrifie avant de décider ce qui va se

faire. Tout récemment, il fallait agrandir la maison. Monsieur Fall optait pour le raisonnable et le rationnel à la fois : ajouter des chambres pour les enfants et casser un inutile corridor. Madame Fall, elle, voyait du chic et de l'arabo-mauresque dans deux patios au centre de la maison. Avant de commander l'entrepreneur, Monsieur n'a affronté Madame que flanqué de son fils aîné (préféré de celle-ci) qu'il avait au préalable rallié à son point de vue à lui. Espoir de dialogue, puis discussion ; résultat : on a « polémique », on s'est empoigné sans aboutir à un consensus. Madame Fall a eu une crise de nerfs et de désespoir et on a fait les patios.

Il n'est pas rare que le « Père de famille » apparaisse comme une sorte de personnage de comédie très moqué des enfants qui, les yeux baissés, ricanent sous cape du rôle qu'il tient. Quand il a deux femmes, c'est pire encore. Il n'est, alors, qu'un figurant qui passe d'une maison à l'autre, qui traverse la scène et qui est toujours attendu de manière intéressée. N'ayant pas le temps de creuser une quelconque intimité avec ses enfants, n'ayant guère de connaissance de ce qu'ils sont, ni des ressorts qu'il pourrait faire jouer, il essaie de tout faire plier sous une Loi du Père désespérément abstraite. Il est caricatural. Les vraies négociations se font en dehors de lui, les vrais comptes se règlent avant.

Je disais plus haut que dans les sociétés vraiment patriarcales, on laisse aux femmes une petite sphère

d'autonomie, en général dans les choses domestiques, et que le Sénégal n'était qu'un patriarcat d'apparence. Pour ce qui est de l'économie, justement, les femmes ne sont pas cantonnées dans la chose domestique. Parmi la classe des grands commerçants (1), il y a toute une couche de commerçantes.

Très éloignées du petit négoce pour la simple survie (qui existe par ailleurs et qui est un des indices de la misère du Tiers Monde), ces « femmes d'affaires » traitent dans le monde entier, jusqu'en Chine où elles achètent des tissus, en passant par la Belgique où l'on trouve des bijoux et des diamants. C'est hallucinant de voir ces « mamans » quitter le pays, avec tout leur argent caché dans un pagnecoffre-fort — « Là-dedans c'est très compliqué » m'a dit un ami que j'interrogeais sur ce vêtement bien spécial — et revenir avec leur stock qu'elles écoulent par des voies saugrenues et très sûres.

L'existence d'une telle catégorie de « femmes d'affaires », le jeu complexe du pouvoir dans les familles nous invitent à revenir sur une image uniforme et atterrante de la femme africaine en général que tous les niveaux de représentation ont

(1) *Catégorie sociale qui a perduré malgré la colonisation — et qui a très vite appris le procès d'accumulation du Capital et les meilleurs créneaux pour s'enrichir vite. Aujourd'hui, certains Marabouts vendent du matériel vidéo et des autos.*

intérêt à véhiculer (coloniale, néo-coloniale et nationale (1)).

(1) *Mon avis sur la question serait que certaines sociétés africaines sont originellement fondées, non pas sur une inégalité première entre l'homme et la femme mais sur une différenciation essentielle des sexes. Il y est nécessaire de bien se situer dans la sphère à laquelle on appartient : être complètement homme ou femme — complètement et uniquement, totalement et seulement. Or, de cela on ne peut déduire que c'est l'homme qui détient le pouvoir et qu'il en livre des miettes à la femme.*

Ce qui s'est passé avec la colonisation (et qu'on veut présenter aujourd'hui comme un phénomène culturel antérieur à celle-ci), c'est que les hommes humiliés, déçus, déclassés par l'oppression extérieure ont répété cette oppression sur les femmes. Vengeance immédiate, inconsciente et brutale. Peu noble, mais tout à fait humain.

LE CORPS TRANQUILLE

Quant au corps, son image n'est pas, ici, effroyablement subordonnée à l'injustice du temps qui passe. L'esprit n'étant pas taraudé par l'obsession de la jeunesse, le corps est tranquille ; il vieillit en paix. Le seul malheur dont la religion doit consoler, c'est celui de n'être pas immortel ; et il est facile de montrer qu'on ne saurait exiger l'éternité en plus. J'irais même jusqu'à dire qu'il n'y a pas de refoulement du corps vieux. Il n'y a pas, en tout cas, de racisme anti-vieux (1).

(1) *Dans une société fondée sur les classes d'âge, cela n'a rien d'étonnant. Le « vieux » ne peut être pointé comme un être dégradé ; il ne saurait être laid du fait de sa vieillesse, puisque son usure corporelle est la trace écrite et directement lisible de la vie qu'il connaît jusqu'au bout. Vu de cette manière, le parchemin de la peau devient un ensemble de signes captivants, impressionnants.*

Il me semble qu'en Occident on est passé, avec beaucoup d'outrance, d'un mépris absolu du corps — « corps-tombeau » qui n'était jamais que la prison provisoire d'un esprit ailé — à un culte du corps tout aussi excessif. Après avoir ignoré superbement le corps, on lutte désespérément contre son inévitable vieillissement, ce qui est tout aussi idéaliste. Tout le mal vient de ce qu'on n'envisage que le corps nu et statique. Aussi, jusqu'à une époque récente, le corps nu était obscène et son vieillissement répugnant. Maintenant, le corps nu est exalté dans son éternité statique (statue, mannequin). L'idéal de jeunesse s'est comme résorbé dans l'image de la minceur ; et pour obtenir cette frêle image immobile, on s'agite beaucoup dans toutes formes de gymnastique.

Ici, au contraire, le corps est vêtu et il bouge. Le croulement du corps empâté, usé, devient une sorte de lascivité sous l'étoffe. Forme qui bouge et qui est belle dans son mouvement ralenti, décalé. Le bourrelet des hanches est une continuation de la démarche qui roule par-dessus le pas et l'adoucit. La mollesse de la chair relâchée est entièrement convertie en sensualité, elle se dissipe en langueur et forme une sorte d'aura attirante autour d'une corpulence un peu ankylosée ; le ventre du bien-nourri produit une sorte d'ampleur qui engendre en même temps l'image réifiée de la sécurité.

Tout en prenant de l'ampleur, la minceur devient, du coup, hiératique noblesse. Comme elle est devinée, elle gagne en pouvoir de séduction. L'épaisseur ajoutée par le vêtement est un supplé-

ment de mystère qui empêche l'impression désagréable et pointue de la maigreur.

Avec une telle image du corps (habillé et en mouvement), la vieillesse n'est ni une dégénérescence ni une maladie. Elle est un aboutissement. Par conséquent, la maturité est un accomplissement, à rebours, avec la vieillesse comme point de référence.

La beauté du corps vêtu ou drapé est aussi liée à la propreté qui devient un nécessaire embellissement. Repassage minutieux et quasi maniaque du vêtement ornemental (car le vêtement n'est pas ne peut pas être), dans ce cas, un voile jeté sur la nudité honteuse. Propreté du corps également — presque obsessionnelle elle aussi — et qui s'achemine souvent vers un rituel très élaboré et très rigide : soin de la peau, massages quotidiens, soin des mains, taille des ongles, épilation minutieuse et répétée. Rapport hédoniste à son corps, quel qu'il soit, homme ou femme, gros ou maigre, beau ou moche, jeune ou vieux, difforme ou désirable.

J'ai vu, comme ça, des vieilles décharnées et édentées se couvrir d'or sans honte ; j'ai vu des peaux flétries dont le grain accrochait la lumière sous la poudre ; des femmes, déformées par les grossesses successives, se transformer en Vierges Noires dès qu'elles avaient revêtu les lourdes étoffes qu'elles avaient longuement choisies, sélectionnées. Mais j'ai vu également des frimousses bouffonnes se métamorphoser en Néfertiti par la magie d'une coiffe nouée en deux ou trois gestes. J'ai vu, enfin, des bouches qui s'éclairaient d'un sourire

fascinant où deux incisives en or fin reposaient sur une lèvre peinte au henné indélébile.

Il faut opposer, finalement, tout ce soin obsessionnel du corps, de sa parure, à l'entretien désespéré et forcené du corps — typiquement occidental. L'entretien est nécessairement désespéré puisqu'il essaie de nier le temps ; le soin, lui, y est indifférent, ne s'en préoccupe pas. Il produit la « classe », ce qui est encore au-dessus de la beauté simple (1).

(1) La « classe » est une notion qui entre dans la nomenclature des vocables détournés de leur sens primitif, c'est-à-dire, en l'occurrence, colonial. Elle comble l'intermédiaire entre l'allure et la beauté. Elle doit inclure aussi bien la chaleur de la voix que l'élégance du port de tête, la richesse de la parure, et la pose de celle qui la porte.

L'EXTRAVAGANCE COLLECTIVE

Ici, l'extravagance existe, mais *pas comme acte isolé*. J'opposerai volontiers une extravagance collective (permise, parfois même encouragée) à une fantaisie individuelle (laquelle apparaît tout de suite comme suspecte). Il vaut mieux être extravagants ensemble que d'avoir un grain de fantaisie tout seul. La bizarrerie est ou bien condamnée sans appel, ou bien elle fait immédiatement école, deux manières apparemment opposées de produire un résultat identique : biffer, raturer l'individualité.

C'est ainsi que dans le domaine très codé de l'élégance, du paraître extérieur (1), il n'y a pas de

(1) *Chacun sait que l'accoutrement vestimentaire est un symptôme très éloquent sur la façon dont les individualités sont situées — et veulent se situer — dans le corps social.*

Ainsi, aux États-Unis (où la « démocratie » repose sur le

recherche systématique de l'originalité, du fait singulier, ou de la distinction (dans les deux sens du mot) individuelle.

Cet été, tout le monde a des boubous rebrodés de papillons aux larges ailes brillantes. Et, dans la boîte de nuit, lorsque le « sabaar » commence, c'est un grand envol de tous les côtés.

Les « rastas » sont, parmi d'autres, un phénomène de « feedback » qui nous revient des Amériques. Parce que se coiffer est vanité des vanités, les adorateurs de Jah, à la Jamaïque, ne passent jamais un peigne dans leurs cheveux qui, du coup, deviennent de longues lianes filandreuses.

Les coiffeuses sénégalaises se sont emparées des pochettes de disques qui exhibaient les têtes hirsutes de Bob Marley, Peter Tosh et quelques autres. Elles ont adapté cette nouveauté aux nattes traditionnelles. Avec du fil, des cheveux synthétiques, ou même de la laine, on fait des « rajouts » aux cheveux, et on tresse.

Des rastas, aujourd'hui, on en trouve de toutes sortes — et même des bicolores. Variations infinies

culte de l'individu) la libéralité vestimentaire est telle que la mode ne se comprend plus qu'au sens très restreint. La mode c'est, tout au plus, le signe de reconnaissance d'un groupuscule ou d'une micro-société.

En Chine, en revanche, là où le particulier a pour devoir de se fondre dans le général, le costume est un uniforme qui efface toute trace de singularité.

Quant aux pays très pauvres où être bien mis est synonyme de dignité — et où la garde-robe peut engloutir une large part d'un maigre budget — le vêtement est plus qu'un symptôme. Et on a le devoir de considérer ce phénomène avec sérieux.

sur le thème de la tresse : torsades plus ou moins épaisses, avec ou sans fil — tresses à deux ou à trois brins — brodées de perles — organisées en sillons très réguliers — ou asymétriques — intermédiaires entre la coiffure et la perruque. Car il n'y a pas de hiatus entre le naturel et l'artificiel. Pas plus qu'il n'y a de culte du naturel. Ou bien on est coiffé, et cela se voit. Ou bien on ne l'est pas. Mais, dans l'ordre de la coiffure, « donner du flou », fabriquer un mouvement qui paraît naturel, etc., cela n'a pas de sens.

En tout cas, le point de départ (le modèle) : la tignasse des chanteurs Reggae, a évolué jusqu'à produire son strict contraire : l'hyper-sophistication. Alors que les mystic-men méprisent tout effort de coquetterie, on a détourné leur négligence affectée vers un fétichisme de la coiffure sans égal — et typiquement africain. Avec un détour par les Amériques, on modifie (c'est-à-dire on fortifie) la coutume la plus ancienne ; on vient au renfort de la plus enracinée des écoles de coquetterie — celle où les fillettes apprennent qu'il faut souffrir un peu pour être belle, celle où les femmes apprennent très tôt leur genre de beauté.

Ce que je décris là n'est pas le fait de quelques originales particulièrement repérables. La mode s'est répandue comme une traînée de poudre. Toutes les femmes, même les vieilles et les veuves sont extravagantes à ce point. J'ai rencontré à un baptême de respectables tantes (1) parées de bien

(1) On n'a pas nécessairement un rapport de parenté avec une « tante » ou un « oncle », ils peuvent être des amis de vos parents.

singulière façon. L'une d'entre elles avait même roulé en macarons toutes ses tresses qui bougeaient et brillaient comme des murènes tapies sur sa tête devenue aussi fantastique que les plus fantastiques inventions d'Archimboldo. Personne n'aurait souri de cette coiffure d'actrice rocambolesque. J'ai croisé, depuis, dans certains quartiers de Paris, plusieurs femmes surmontées du même édifice. Rien n'est sans doute plus conventionnel à présent que cet invraisemblable festonnage du cheveu.

Il m'est arrivé de penser qu'avec une telle permisivité à l'endroit de la folie commune — on peut aller au travail en habit de fête, grimé, déguisé — il serait bien inutile de réserver un Carnaval pour canaliser ce débordement. C'est sans doute pourquoi la fête a, ici, tous les autres caractères du Potlatch et du gaspillage cérémoniel, mais pas celui-là ; celui-là est inutile.

BOITES... DE NUIT

Partout en Afrique, la boîte de nuit est un phénomène à la fois culturel et politique. Certes.

Aujourd'hui, la prolifération des « boîtes » — où l'on passe le week-end (ainsi qu'il se dit) est une réalité économique que les gouvernants manipulent à des fins politiques ; bien sûr.

Les boîtes, chacun vous dira : la jeunesse universitaire s'y dissout, les commis des administrations s'y distraient, les « patrons » s'y pavanent et s'y ruinent, les femmes y viennent pour attraper un « patron », et elles y fanent leur beauté. Tous les propriétaires de boîtes sont des flics ou des vendus. Ils ont une de ces manières d'errer entre les tables et de serrer des mains pour capter des bribes de conversation... — gros bonshommes adipeux et actifs (1).

C'est peut-être « en boîte » que la corruption se

repère le plus facilement. Si on se limite à l'univers clos du Djender (sorte de jardin suspendu au-dessus de la mer à Dakar), on peut penser que le Sénégal est le pays de Cocagne où toutes les femmes prennent des bains de lait de chamelle et où tous les hommes sont des rois qui distribuent des trésors inépuisables. Telle, couverte d'or, qui balance sur la piste des oripeaux Pierre Cardin et martyrise des souliers en chevreau, est secrétaire à la NEPISO. Officiellement, c'est la maîtresse de ce grand toucouleur occupé, pour l'instant, à promener ses fringues Kenzo du côté du bar, devant ses copains verts d'envie. A eux deux, ils rapportent 100 000 Frs C.F.A. (2 000 F.F.) par mois et ont, chacun, quelques personnes à nourrir... Alors ?

Tout le monde fait ce constat du bon sens. Tout le monde « dénonce » (2) ce genre d'incongruités. Tout le monde déplore qu'elles soient si répandues. Et pourtant... — les boîtes, tout le monde y va. Il n'y a que l'assiduité qui varie. C'est donc qu'au-delà de la manipulation politique (analyse qui semble suffire pour certains, alors qu'elle ne suffit pas), il y a des raisons plus profondes à tout cela. C'est donc

(1) *Dans les pays pauvres, les nantis se repèrent à une différenciation physique. « Yougour-yougour » désigne en woloff le corps, la démarche insolente et le pavanement des gros bourgeois. « Yagar-yagar », c'est le nom de leurs enfants qui sont ce que le lionceau est au lion : le petit-du-bourgeois.*

(2) « Dénoncer », et son inverse « cautionner », sont des mots graves. Car ici, la Parole vaut l'Acte. Parler à même valeur que Faire. Déclarer = agir. Et tout discours a une fonction déclarative et d'engagement.

que la manipulation politique se sert d'une réalité essentielle, qu'elle réussit parfaitement à pervertir.

Dans une société où chaque chose est organisée communautairement, il semblerait que la « boîte » réalise le summum de la grégarité vitale. Ensemble, ensemble, et encore ensemble. Ensemble la danse, ensemble la drague. La « mostra » correspond encore à cette nécessité de vivre sous le regard des autres.

C'est autant la peur de la solitude que la phobie des grands espaces qui mènent l'individu dans la « boîte » où l'on se tient au maximum dans un espace minimum — résultat de toute une éducation qui inculque l'horreur de ce qui est infini : le silence, mais aussi les grandes étendues, champs, forêts, savanes dont l'œil ne parvient pas à fixer les limites (1). Peur de la nuit, aussi — où se règlent les comptes — où les méchants et les malins de toutes sortes mettent en œuvre les plans qu'ils ont ourdi pendant le jour.

On se serre dans des endroits fermés pour conjurer la peur de l'obscurité et échapper aux êtres démoniaques qui, eux, sortent quand il fait sombre. Et alors, on éclate de rire au nez des dieux, on fait la nique aux ténèbres. Tous ensemble on se rassure, l'angoisse est suturée et la joie naît de la simple

(1) La « brousse » terrorise le citadin du Tiers-Monde qui la traverse à toute allure pour se rendre d'une ville à l'autre. Cette brousse, c'est l'infini effrayant dans deux dimensions : en étendue et en profondeur. On peut s'y perdre deux fois : errer et s'y enfoncer, devenir fou et s'égarer.

absence d'anxiété, tout comme le plaisir qui n'est jamais que la cessation de la douleur.

On attend joyeusement l'aube nouvelle qui redressera tous les interdits provisoirement levés. La « boîte », c'est l'espace serré de la liberté collective où tout est permis sous le regard des autres : l'alcool, le déclassement social... tous les vices quoi (1) !

Rassurés par la lumière des spots et des habits qui scintillent (car dans toute l'Afrique on s'habille encore pour sortir), belles femmes et dandies, le corps paré, s'apprécie mutuellement.

(1) *En revanche, la sexualité n'est pas réprimée, elle est régulée, c'est tout.*

LE POUVOIR AFFOLÉ

Aucun gouvernement (même le plus coercitif) n'a jamais réussi à maîtriser le fantastique élan vital qui sourd de partout et fuse, éclate ironiquement sous toutes les formes possibles : danses interdites, mais populaires, vêtements jugés indécents (voiles suggestifs, drapés transparents), mais très seyants.

Du socialisme islamique de Mamadou Dia au moralisme universel de Senghor, le pouvoir a toujours tenté de faire renoncer le peuple à toutes ses manies et à ses inventions contraires à la bienséance.

A l'époque, Mamadou Dia avait interdit le port de la minijupe et la vente libre des boissons alcoolisées. Une longue série d'ordonnances prohibitives furent décidées contre ces vices typiquement occidentaux.

On aurait pu (et même, on aurait dû) déduire de

cette condamnation que ce qui était indigène et authentique n'était pas contraire à la morale, était, en tout cas, innocent.

Une fois l'indépendance politique et administrative un peu consolidée, on s'occupa de l'authenticité culturelle. En d'autres termes, le pouvoir décida de valider comme « authentique » ce que le peuple avait toujours fait. C'est ainsi que l'on commença à s'intéresser à cette danse très répandue, très populaire, qui s'appelle le « sabaar » et pendant laquelle le corps exulte littéralement.

Mais certains coquins et certaines coquines transformèrent le « sabaar » en un strip-tease inédit et humoristique. Quand on bouge très fort, le premier pagne tombe, l'assistance réclame que le second tombe également, et c'est alors qu'apparaît, au milieu des cris de joie, le troisième et dernier pagne, minuscule celui-ci.

Il paraît que le Président fut outré lorsqu'on lui rapporta que des « mères de famille » se laissaient aller à une telle licence (sous le regard de leurs enfants, qui plus est).

La danse authentique fut donc interdite — sous sa forme inacceptable du moins.

Qu'il s'agisse du vice occidental ou du plaisir authentique..., d'une manière générale, le pouvoir s'affole devant tout ce vacarme de l'existence. La jouissance populaire effraie les gouvernants qui voudraient que ledit peuple se contente des fêtes organisées pour lui et auxquelles on essaie désespérément d'insuffler la vie.

Quand le peuple jubile, le gouvernement tremble. Quand il tremble, le gouvernement déclare que

le peuple perd son temps. Or, c'est une vérité incontestée de notre siècle que le peuple n'a pas à perdre son temps, mais a le devoir de courir après le progrès.

Face à cette jouissance qui lui échappe, le pouvoir se raidit dans l'hystérie autoritariste : c'est interdit ! interdit de danser — de regarder danser — d'apprendre à danser — interdit de jouir sans autorisation préfectorale, municipale, communale, etc.

Mais justement, la danse est organisée par le « quartier » (et non la commune ou la municipalité). Le quartier étant une entité sociale que le droit n'a pu enserrer dans son réseau de lois, tout ce qui s'y passe échappe donc au contrôle de l'État (1).

Et puisqu'il est interdit de danser le sabaar dans les lieux publics, on invite le « quartier » chez soi et on organise une réception privée (privée à l'égard de l'abstraction étatique et juridique, en tout cas).

Si le pouvoir s'affole et se désespère, c'est parce qu'il perçoit obscurément qu'il y a là un espace de liberté qu'il n'a pas conquis, qui lui échappe totalement, et qu'en ce sens, le peuple est intraitable.

Ces fêtes, d'ailleurs, ne sont pas comme le croient les rabat-joie gouvernementaux, le lieu de l'obscénité. Elles sont plutôt l'endroit et le moment où l'obscénité est tournée en dérision, où le geste

(1) *Je crois que les modèles d'autorité politique (hérités de la colonisation) auront autant de mal à s'imprimer sur les structures qui leur préexistaient que le droit romain en a eu pour contrôler la Gaule et les Gaulois.*

sexuel est mimé, ridiculisé, dédramatisé. Ainsi fait la danseuse de Touré Kounda (1). Lorsqu'elle démarre, les pieds frappent le sol avec la rapidité d'un tambour. Elle s'arrête. Se cambre. S'accroupit devant un musicien. Se redresse en une violente provocation. Reprend sur un autre rythme. Ses jambes accélèrent et s'élèvent toujours plus. Elles remontent jusqu'aux épaules. Les seins et les bras frémissent. Il faut la regarder attentivement : la brève exhibition cesse aussi vite qu'elle a commencé ; car le sabaar est l'art de l'ellipse. Il ne saurait durer. Quelques dizaines de secondes seulement. Jamais même une minute. Un instant forcené. Une explosion rapide. Une convulsion sur commande. Ensuite, elle regagne sa place dans un coin de la scène et se balance gentiment, comme une qui saurait à peine danser. Rien d'une girl outrancière. On pourrait l'oublier jusqu'au prochain éclat. Les dernières variantes de cette danse se nomment « ventilateur », « climatiseur » : le derrière du danseur ou de la danseuse se pointe vers le public pour décrire le mouvement régulier et plus ou moins complexe d'une hélice, ce qui déclenche le rire et l'admiration tout à la fois.

Si, en outre, ce postérieur est sanglé dans un pagne sur lequel s'étale le portrait d'un personnage officiel ou d'un héros national, grimaçant au gré des trémoussements du derrière, alors c'est le rire inextinguible.

(1) *Un orchestre sénégalais qui connaît désormais une renommée mondiale.*

L'HEURE DU THÉ

L'opposition classique entre le Beau naturel et le Beau artistique appelle un complément, c'est celui — à l'intérieur de ce facere humain — d'une distinction entre l'esthétique consciente et l'esthétique spontanée ou inconsciente. Distinction entre ce qui vise un effet volontairement artistique et ce qui n'est beau que pour un regard distancié (il y a, en effet, un style de la vie de tous les jours tellement soudé, fondu au reste qu'il n'est pas perçu comme tel par ceux qui le font) (1).

Cette distinction est utile pour reconstituer une totalité : je crois qu'on peut appeler, sous son aspect le plus répandu, le plus populaire, cette

(1) *Il est bien évident qu'une telle séparation est purement idéale, elle produit des êtres de raison qui nous aident à parler du quotidien.*

somme de l'esthétique inconsciente et de l'effet artistique recherché « esthétique au quotidien ». Elle inclut alors tous les arts d'agrément, tous les suppléments décoratifs, tous les moments, toutes les opérations où la forme vient se superposer à la matière de l'activité sociale.

Par exemple, d'une manière universelle, l'heure du thé s'oppose absolument à la consommation gloutonne ; le thé est art de faire. C'est une activité fortement sophistiquée où se répètent des manipulations précises et où le goût peut se développer avec une telle acuité qu'il touche la dernière limite avant le caprice.

Ici, le plaisir gustatif est soumis au décorum de l'heure du thé. Ce plaisir ne se produit que s'il est précédé du geste rapide et allongé de verser le liquide mordoré dans le petit verre posé sur le plateau. Et pour en arriver là, ce plaisir a été maintenu suspendu pendant le temps d'une préparation fort longue : dans les allées et venues de la théière au verre, du verre à la théière, avec retour de celle-ci jusqu'au fourneau, qu'est-ce qui est nécessaire ? Certes, pendant ces opérations, la menthe et le thé s'exhument dans l'eau, le sucre se dilue jusqu'à former un sirop tout proche du nectar. Il y a bien de multiples raisons à l'infini de tous ces apprêts, mais ils servent aussi à former la colerette de mousse qui ne peut se faire que par cette agitation répétée du liquide. Cette mousse m'est d'abord apparue comme du strict raffinement dans la présentation, puis je me suis dit qu'elle pouvait être l'indice de la fin des opérations — ou bien les deux en même temps ; car enfin, tout m'est

apparu attaché, indiscernable, récalcitrant au purisme distinctif, à l'analyse.

La multiplicité de ces arts de faire suffirait à alimenter le récit de cette « esthétique au quotidien », mais ce n'est pas le seul espace où elle se développe. Dans le Sahel (mais je ne prétends pas que ce soit le seul lieu) la spiritualité est mêlée à toute la vie ; et les activités les plus prosaïques sont transfigurées par cette spiritualité omniprésente et immanente. (Si l'art est « cosa mentale » la chose peut être artistique parce qu'elle est spirituelle.) Les formules religieuses qui accompagnent et ponctuent l'heure du lever, l'heure du coucher, le début et la fin des repas font que tout un chacun est comme un poète sans renommée.

Les bons sentiments ont leur manifestation réglée. Ainsi, un départ en voyage est sanctionné par une cérémonie — dont l'explication a, bien sûr, été simplifiée sous l'usure du temps — qui donne toute son importance à « l'au-revoir ». Une fois tous les bagages dehors, on jette de l'eau au niveau de la frontière la plus symbolique de la maisonnée. Il est alors interdit de rentrer à nouveau : de cette manière le voyage se passera bien, et si ce n'est pas le cas, c'est que l'événement mauvais était fatal.

De la même façon, on ne se baigne pas dans la mer uniquement par hygiène sportive ou pour le seul plaisir du massage aquatique. Avant de se livrer aux vagues, on dessine sur le sable l'étoile islamique, à l'extrémité de chaque branche on prélève un peu de sable dont on se bénit le front et le cœur.

Cette manière de marquer le passage de la terre

ferme à l'immensité terrifiante de l'océan est belle parce qu'elle est un panneau de l'Antiquité dressé dans la modernité : pensée qu'il faut être bien téméraire pour se jeter à l'eau, la baignade est un voyage et le nageur heureux comme Ulysse.

Et de même que la vie imprégnée de spiritualité est belle, ce qui est antique est à la fois beau et spiritualisé : beau par l'effet de décalage avec notre époque (au sein même du quotidien, et non dans un musée), spiritualisé puisque dématérialisé comme toute survivance, esthétique en somme, comme tout surgissement. Est belle donc la classification ancienne, venue du fond des âges, des métaux précieux : argent, or, cuivre. La valeur mercantile actuelle de l'or n'a pas éliminé le cuivre de l'esthétique forgeronne. Et en vertu de la mystique orfèvre les bijoux peuvent encore être d'argent recouvert d'or, les bracelets un entremêlement des trois métaux, les bagues un filigrane d'argent serti de cuivre ou d'or.

Survivance également têtue contre le triste costume bourgeois européen : la parure masculine. Les hommes portent des bijoux (et s'habillent de robes). Rien n'est plus beau qu'une main masculine, baguée, et qui vérifie dans un mouvement de coquetterie inconscient l'état des ongles.

Quant aux femmes, elles portent des bijoux jusqu'aux pieds, de fins anneaux, de légers fils d'or ou de cuivre.

Dans cette « esthétique quotidienne », partout diffuse, le corps est sa propre statue que l'on décore : variante intéressante du narcissisme. Par une sorte de mise à distance de soi-même, d'ubi-

quité, on s'adore en toute innocence. D'où ce goût pour la pose photographique lorsqu'on est bien paré ; car c'est bien la photo qui est le plus sûr reflet de soi, et non le miroir. Et ici l'art photographique garde sa connivence avec la peinture, il vaut l'art du portrait à l'époque classique en Europe. Il en a la fonction rassurante, il traduit la même certitude candide de soi.

DE LA DENTELLE INDUSTRIELLE

Non loin de Dakar se trouve « Cité-Bata », ramification miraculeuse et providentielle de « Bataville » — centre de rayonnement vers la périphérie du monde.

Cité-Bata loge les ouvriers, les contremaîtres et les familles dans des corons tropicaux aux toits de tôle ondulée — quadrillage de rues bordées de toitures étincelantes qu'on repère en avion, comme un avatar incongru du génie de Haussmann.

L'usine produit des chaussures japonaises en plastique et en caoutchouc en grande quantité. Des chaussures de couleur acidulée où les lacets, les boucles, les boutons sont moulés dans la matière appétissante. Et les déchets de découpe sont jetés par centaines par l'usine richissime : de grandes plaques de caoutchouc meublées par des absences en série de pointures allant du 28 au 48. Courbes

refermées et répétées — pieds-fenêtres auxquels les jardiniers ont donné une fonction en entourant leur aire de culture.

C'est ainsi que de Dakar à Pikine, le bus qui m'emmenait m'a fait traverser une zone maraîchère enfermée entre une aire industrielle et une cité-dortoir, où les jardins s'ornaient de ces contours-déchets de Cité-Bata. Les tomates étaient à l'abri des chapardages d'enfants et les bougainvilliers poussaient leurs éclosions dans les découpures.

Entourer le jardin : tracer une frontière symbolique pour décourager les intrus et décorer l'extérieur du « pour-soi » propriétaire — sentiment légitime, et même respectable, dans une société qui a connu un si récent et dramatique exode rural.

Dans ce périmètre batard, mixte, agro-usinier, Bata fournit grandement la poubelle industrielle — cette variante moderne du dépotoir qui a changé l'environnement du village, du quartier, de la cour.

Dans l'espace citadin du Tiers Monde, le dépotoir industriel c'est la corne d'abondance pour les enfants et les adultes, c'est l'entrepôt généreux du royaume d'utopie. Le dépotoir de l'usine vient plus ou moins suturer la béance qui s'ouvre entre le niveau de consommation très faible auquel le plus pauvre est cantonné et son désir de consommer, en revanche très élevé. Ersatz ou substitut à une impossible adéquation, la poubelle industrielle n'engendre pas une simple récupération parasitaire de l'économie sociale. D'abord elle permet, détournée de cette manière, de contourner également le processus simple et brutal de domination (sorte de ruse du plus pauvre) ; ensuite, à un savoir-faire

ingénieux, se superpose, dans bien des cas, un surplus esthétique qu'il ne conviendrait pas d'ignorer comme s'il était un épiphénomène sans intérêt. Le plastique acidulé est un élément puissant de l'imagination matérielle (1).

Ce surplus montre assez que lorsqu'une société est en mutation, il y a non seulement des survivances culturelles, des résistances, des « anticorps », ce qui est toujours de l'ordre de la continuité, mais aussi des détournements quasi miraculeux. Cité-Bata est un monument spontané et non recensé. L'effet qu'il produit est d'autant plus saisissant qu'il est involontaire.

A côté du baroco-sahélien (malgré lui) que les commandes gouvernementales produisent à foison, il est aussi un modèle de réussite. Sa vigueur rassure et c'est plutôt elle qui rappelle qu'il y eut une ville légendaire de sable et de boue, audacieuse, appelée Tombouctou. Les meurtrières des plaques de caoutchouc sont sans doute plus proches de ces constructions féodales que les doubles façades des théâtres et des ministères bâties depuis vingt ans. Rien d'étonnant dans ce déplacement ; ici comme ail-

(1) *Dans les quartiers de grossistes, nombreux sont d'ailleurs ceux qui tombent en arrêt devant les poubelles abondantes et propres des magasins. Ces poubelles nous donnent l'image la plus forte, la plus incontestable du gaspillage dans lequel nous sommes enfermés : étalage de plastique moulé, de fer blanc flambant neuf, d'emballages douille et inusités, de papier cristal ou soie. Sans peur des microbes qui infestent les poubelles biodégradables, il arrive que l'on ramène avec soi un carton, un sac plastique, un cintre, auxquels on essaiera de trouver ultérieurement un usage.*

leurs, la créativité est rarement du côté du volontarisme étatique, mais toujours dans les marges de celui-ci. Et malheureusement, les commandes de l'Etat indépendant valent aujourd'hui ce qu'ont valu les commandes futuristes de Mussolini, celles de Napoléon, de l'art monumental en général, auquel on ne peut trouver qu'un intérêt dérivé et tordu — toujours à côté de celui qu'ils pensaient y mettre.

JEAN-PAUL L'ARCHITECTE

A Ziginchor, on m'indique qu'AFRICATOIR (dont le siège se trouve à EUROTOUR...) organise des circuits vers « l'île aux oiseaux » en pirogue à moteur, et des trekkings en brousse vers « le Bois Sacré ».

Je m'inscris pour le lendemain — pensant bien glaner, sur le chemin, autre chose que ce qui est proposé.

Un « gosse » (14-15 ans environ) me conduit en pirogue à moteur à tombeau ouvert (1) jusqu'à

(1) *La pirogue à moteur, résultat du mariage de la navigation traditionnelle et de la nouvelle technologie, est encore un de ces mixtes inédits et imprévisibles que le Tiers-Monde invente tous les jours (en Asie, il y a des jonques à moteur tout aussi belles). Elle est généralement légère et équipée d'un petit moteur de bord-bord. Un gouvernail bricolé lui donne une orientation parfaite, et ainsi l'équipage fend la mer ou le fleuve. Très pratique, mais aussi très dangereux.*

« lilozoisô », et me somme d'admirer, puis de nourrir les grosses bêtes, ainsi que leurs petits.

Séance d'admiration forcée d'un quart d'heure. Enfin, on redémarre. Je profite de ce que le gosse m'oublie, pendant ses manœuvres, pour jeter en vitesse quelques cailloux et coquilles d'huîtres vides aux flamboyants et aux hérons qui s'arrêtent net sous la pluie des coups, et qui, comme des animaux empaillés, me fixent avec des yeux de verre stupides. Bouffée de méchanceté gratuite à l'égard des animaux, qui me remonte de l'enfance. On repart vers Ziginchor.

Sur une autre île, un peu plus loin, un type à chapeau de feutre bleu et T-shirt orange fait des signes.

On s'approche : il va aussi à Ziginchor ; mais il doit retourner jusque chez lui pour prendre ses affaires.

C'est Jean-Paul.

Le gosse — qui est pourtant acariâtre — accepte.

Jean-Paul fait trois pas vers le chemin qui mène à l'intérieur de l'île et revient.

« Tu veux visiter ma maison ? »

C'est pour moi. Un peu ivre, il me regarde l'œil rigolard, mais pas égrillard.

J'ai confiance en Jean-Paul. Je le suis.

Il s'arrête encore :

« Tu fumes ? »

— Oui.

— Donne-moi du tabac.

— Et pourquoi ?

— Comment ? ! Tu viens visiter ma maison, moi

je ne connaîtrai jamais chez toi. Tu peux faire un effort ! (1)

— D'accord. »

La maison est haute, et c'est étonnant, dans cette région où les cases sont, en principe, très basses.

Cérémonial où Jean-Paul, en titubant légèrement, sort une grosse clé plate et ouvre lentement.

Il passe le premier. La visite commence.

Ici, c'est la grande salle. Un Christ en croix est peint sur le mur face à la porte (mélange de naïf haïtien et de Saint-Sulpice des années 60). Jean-Paul est bon chrétien, il tient à ce que cela se sache. D'ailleurs, à la limite, dans ce pays musulman, il boit pour manifester sa chrétienté radicale — ce qu'il exprime par ce leitmotiv : « le vin est bon ».

En bas, des claustras dans tous les murs.

Cet architecte-bâtitteur s'est heurté à un intéressant problème. Il y a deux saisons en Casamance : une saison très sèche et une saison des pluies, très chaude. Il faut, d'une part, garder l'eau, d'autre part, aérer la maison. Pour aérer la maison, Jean-Paul m'explique qu'il ouvre des claustras (aux formes géométriques variées) qui organisent la circulation de l'air sans laisser passer la poussière pour autant.

Quant au problème de l'eau, il l'a résolu en installant dans le toit un réservoir qui recueille directement la pluie. L'eau est toujours fraîche car

(1) « *Faire un effort* », c'est être gentil, c'est-à-dire « *coopératif* ». « *Se sacrifier* » signifie à peu près la même chose : on a bien conscience de ce que le groupe exige de l'individu.

elle est abritée par des feuillages épais (une sorte de chaume, je crois comprendre).

Sur la poutre maîtresse, un nid d'hirondelles que Jean-Paul a peint de couleurs tendres... Il est content, parce que, malgré les travaux, les petits sont restés. C'est la preuve que sa maison est accueillante, qu'on s'y sent bien.

Les murs scintillent légèrement.

On passe à côté. La cuisine d'hiver : un garde-manger, deux étagères. Je suis fascinée par ces meubles. La matière en paraît bizarre, et on dirait qu'ils sortent des murs — perception d'une sorte d'adhérence et d'unité de substance. J'interromps le commentaire de Jean-Paul (qui est de plus en plus disert) et l'interroge.

Comme le bois à travailler coûte trop cher, il a fabriqué les meubles dans un mélange de banco (1) et de béton. C'est donc bien le même matériau que les murs, et les meubles sont, effectivement « soudés » au sol et aux murs. Jean-Paul les a peints avec la même pâte blanche et légèrement nacrée. Et cette peinture, justement ? C'est de la chaux ?

Non. La peinture est « spéciale » aussi.

Jean-Paul est décidément une sorte d'inventeur, au sens où on l'entendait au début du siècle. Il inaugure, il essaie. Bricoleur sans le sou, il met à profit tout ce qui lui tombe sous la main, utilise tous les résidus, les déchets industriels, ce que son environnement lui livre. Il regarde aussi la nature comme une mère généreuse, une corne d'abondance.

(1) *Boue séchée.*

Or, il se trouve que sur cette île située à l'embouchure du fleuve Casamance, un reflux important tapisse le rivage de coquillages et de coquilles d'huîtres sauvages. Cette profusion de nacre à sa portée a donné à Jean-Paul l'idée de l'exploiter. Il a ramassé de grands sacs de coquillages et les a fait bouillir dans de l'eau de mer. Surveillant sa marmite de sorcière, d'heure en heure, il a vu la nacre se dissoudre dans l'eau salée. Et lorsque la mixture fut suffisamment blanche et visqueuse, il en a enduit copieusement ses murs, et il a attendu que ça sèche. Quelques jours après, les murs étaient aussi beaux que l'intérieur des coquillages, aussi lisses, aussi mystérieusement et doucement moirés.

A côté de la cuisine d'hiver, il y a une petite pièce et un escalier. La petite pièce c'est la chambre d'amis : un coffre, un lit — en « banco-bétonné » toujours — une chambre d'amis qui, comme souvent ici, est en même temps une chambre d'apparat, l'endroit où l'on montre ce que l'on a de plus beau : tissus, bibelots, quelquefois même matériel électroménager.

On grimpe l'escalier. Une case à étage, je n'ai jamais vu cela.

En fait, l'architecture de Jean-Paul est un syncrétisme médusant de toutes les techniques qui ont pu passer à sa portée — qu'il a pu happer — et qu'il a adaptées — auxquelles s'ajoutent les bénéfices de ses inventions propres. Dans la conversation, je comprends qu'il a retenu les leçons des berbères sédentarisés, lorsqu'il fit son service militaire dans le Maghreb. Mais il a aussi retenu certaines astuces

des maisons coloniales de la région : le tout s'est superposé à un savoir-faire qu'il possédait déjà.

Au premier étage, une chambre sur le côté — la chambre de Jean-Paul — la pièce la moins belle, la moins attrayante, la moins confortable. Sous des dehors paillards et trompeurs, Jean-Paul serait, en fait, un ascète laborieux. Un couloir circulaire sous le toit de chaume en pente entoure le puits qui est au centre de la maison. Il y a donc un matelas d'air frais qui conserve l'eau à la température idéale.

On redescend. Et, sur le côté de la maison, Jean-Paul ouvre avec une autre clé, une toute petite pièce aveugle, accrochée au bâtiment principal. C'est un four à poissons. (Il continue son explication).

Il dispose le poisson qu'il a pêché sur une sorte de grille sous laquelle il allume un feu. Puis, il laisse cuire longtemps, la porte fermée. A la fin, la dorade ou la sardinelle est à la fois grillée et fumée, fondante à point.

Au cours de la visite commentée, Jean-Paul a ramassé les affaires dont il avait besoin pour se rendre à un baptême sur le continent.

On repart vers notre pirogue, car le gosse, qui n'est pas un rêveur, nous rappelle que la mer bouge beaucoup à la tombée de la nuit.

A cinquante mètres, il y a une petite case toute neuve devant laquelle est assise, accroupie, une drôle de créature : je vois des jambes de jeune fille qui remontent vers une tête ridée comme une pomme reinette. C'est la mère de l'architecte, et celui-ci la salue avec beaucoup de désinvolture.

Il raconte immédiatement qu'elle n'a eu que deux

enfants : lui et sa demi-sœur ; et qu'elle avait abandonné son père après sa naissance pour suivre un paysan beaucoup plus riche. A la mort de ce dernier, Jean-Paul l'a recueillie. Il lui a construit cette petite maison, et il a monté un mur de ce côté pour matérialiser la frontière entre elle et lui car il ne supporte pas les femmes. Il compte bien ne jamais se marier, et préfère les hordes masculines à la vie familiale.

FAIRE LE MÉNAGE DANS LE DÉSERT

*Quand on voit le style naturel on est tout étonné
et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on
trouve un homme...*

Pascal, *Pensées*

Visite à la famille. Je me rends avec mon père à la frontière de la Mauritanie chez la sœur de ma grand-mère. Nous faisons le trajet dans une de ces petites voitures-camionnettes qui passent sur toutes les routes, franchissent tous les gués, et sont à peu près aussi économiques que les chameaux. Là où nous nous rendons c'est la limite du désert, un lieu où les efforts de l'homme pour tracer, bâtir, construire, sont toujours menacés d'ensablement — comme cette route qui n'est déjà plus qu'un trajet de l'imagination entre les dunes. Entre Casablanca et Saint-Louis, tout est toujours menacé d'ensevelissement et de combustion : tout tremble dans un air si enflé par la chaleur qu'on peut le renifler et le palper. Tout prend des formes douces et mamelonnées, puis brusquement des arêtes effilées naissent à la crête des dunes et des monticules. Comme dans

la très haute montagne, on a l'impression d'être livré à un monde versatile et exagéré où le moindre événement peut (et sans régularité) entraîner des conséquences démesurées, où la grandeur est aveugle, et auquel il vaut mieux ne pas se fier.

Le désert est vivant, animé ; le sable se sépare et se rassemble — une grande palpitation qui se fait dans un sens, puis se défait dans l'autre, qui ralentit, s'accélère, recommence. Un infini concret pris dans les lignes et les courbes qui se répètent des milliers de fois, s'accroissent, s'amenuisent, se retournent en leur contraire en un point arbitraire. Spectacle offert par une nature ludique qui fait naître des formes et les efface comme de simples esquisses gratuites, insensées à force de gratuité. Parfois, une forme très réussie naît de la multiplicité de ces essais hasardeux ; on voudrait qu'elle demeure — le temps d'une contemplation au moins — mais elle peut être emportée avant son achèvement avec le reste de l'épure. Fixer. Fixer pour la beauté, pour l'utilité, pour la sécurité, c'est l'obsession qui hante les habitants du désert.

Ici, je m'explique pleinement le caractère de ma grand-mère. Quand on a vécu, grandi, travaillé dans un pays perpétuellement menacé de folie, on ne peut qu'être rigoureux jusqu'à la raideur. Quand ma grand-mère était une petite fille, la moindre promenade devait être une expédition préparée, la moindre activité, une lutte contre le sec, le chaud, l'aride. Aussi tout s'inscrit pour elle dans une chaîne de raisons, un plan de travail contre le sec, le chaud, l'aride. Elle hait la fantaisie comme une

privation, un inachèvement — pas un grain de plus, mais une case de moins...

Arrivés, on pénètre dans la cour : « Tu vois, ma fille, me dit mon père, du sable tout blanc, bien régulier. C'est comme ça depuis 40 ans ici. » Ma grand-tante est venue s'établir dans ce quartier il y a quarante ans environ, c'est vrai. En sus de sa propreté légendaire, elle jouit tout à l'entour d'une réputation de parfaite hôtesse chez qui il y a toujours de l'eau fraîche et du lait caillé pour les visiteurs. Cadette de ma grand-mère (mais de peu) elle a développé à l'ombre de celle-ci une personnalité de seconde, discrète et serviable. Il y a des gens ainsi, heureux d'être les seconds, préservés des feux de la rampe et peu jaloux. On dit généralement qu'ils sont faits pour cela ; ce doit être le cas de Mam'Khady.

La cour, en effet, est soigneusement ratissée, policée, peignée littéralement (1). Sur le sable clair sont dessinées de grandes vagues concentriques, de plus en plus grandes, dont le centre de départ est la maison. Ça irradie depuis le palier. Tout comme de l'eau tranquille dans laquelle on aurait jeté un caillou. De l'eau qui démultiplie les effets du moindre choc et les propulse à l'infini. Au milieu de

(1) *Il faudrait s'amuser à répertorier ces différences dans la contingence domestique. La ménagère du bitume, du désert, de la forêt vierge, est toujours un Prométhée enchaîné. Mais le désordre toujours recommencé auquel elle se heurte n'est pas le même. Bien sûr, si on a des tas de robots, ce n'est pas comme quand on a un pilon. Mais toute la différence ne réside pas uniquement là.*

ses vagues de sable, la demeure ressemble à une Mecque domestique, centre organisateur d'un culte privé dont tante Khady règle les cérémonies. Instinctivement, je traverse la cour à très grandes enjambées pour déranger le moins possible ce parfait ordonnancement du désert, ce qui fait rire la compagnie, à tort.

Il est juste qu'il faut balayer peut-être dix fois, vingt fois, trente fois par jour pour obtenir ce résultat,

— pour gommer les marques des eaux souillées qu'on a jetées ;

— pour effacer les traces de pas ;

— pour combler les mini-gouffres creusés par le piétinement obstiné des animaux — petites chèvres têtues qui creusent un quart d'heure le même endroit — poules idiotes qui confondent depuis toujours les grains de quartz avec le mil ;

— et ratisser encore et indéfiniment pour que le vent n'altère pas le dessin régulier du balai de feuillage qui décore la nature aride et nettoie l'espace social : la cour, le lieu de la convivialité sénégalaise, là où on se salue longuement, là où on prend des nouvelles des absents avant de pénétrer dans la demeure.

Mon père est engagé dans ce murmure de courtoisie familiale depuis quelques minutes. Psalmodie répétitive sans doute unique au monde où chacun répète le nom de l'autre à intervalle régulier, par devoir, par habitude. Moussa (le conducteur) se joint de temps à autre à cette incantation patronymique. Nous nous sommes déchaussés, comme le veut l'habitude, avant de pénétrer dans le temple

domestique ; quand on a nommé tout le monde, on peut rentrer dans le salon ombragé où nous attendent l'eau fraîche, le lait caillé, et les arachides vertes.

C'est à ce moment qu'on appelle les enfants qui doivent nous rendre notre politesse ; ma grand-tante interpelle en même temps une petite jeune fille qui commence aussitôt à redessiner les vaguelettes avec un balai de branches sèches que la course des petits diables efface en un rien de temps.

LA MATHÉMATIQUE CONCRÈTE

La loi des séries

Chaque fois que je peux, je fais le détour par la fameuse corniche de Dakar, pour descendre en ville, ou pour rentrer à la maison. J'évite de regarder, « côté jardin », les riches « villas » plus ostentatoires les unes que les autres, sortes de pâtisseries baroques, couleur crème, rose, jaune, parodie du style arabo-sahélien pour la plupart. « Côté mer », c'est vraiment attirant : il y a l'eau, les vagues, l'odeur des embruns qui me ramènent au sentiment océanique primitif, et suturent mon anxiété perpétuelle le temps de la balade. Un peu au-delà de ce quartier ultra-résidentiel il y a un marché au poisson avec les pêcheurs et tout l'artisanat qui gravite autour : surtout les opérations de séchage. L'odeur violente ne me gêne pas, au contraire même. Il est vrai que le poisson au soleil sent très fort, mais je reçois ces effluves comme ce

dandy du dépotoir — que dépeint si bien Michel Tournier — et qui déplore que l'homme moderne se contente d'une opposition sommaire entre les bonnes et les mauvaises odeurs, fuyant ce qui agresse ses narines comme une puanteur indistincte, incapable qu'il est de distinguer, de discerner, parmi ce qui est classé comme « mauvaises odeurs ». Le poisson qui sèche au soleil n'est ni le remugle ni la putréfaction, il provoque une autre sensation qu'il faudrait classer, avec toute sa violence, en dehors de la dichotomie « sent bon/sent mauvais » (variante sur le thème borné du « j'aime/j'aime pas »).

Et puis, il y a l'organisation dans l'espace de tous les poissons, les crustacés qu'on dispose le long du rivage. On dirait que plusieurs espèces se sont rassemblées pour quitter la mer et recouvrir uniformément le sable : grandes nappes de séries parallèles et perpendiculaires, rangées, ordonnées selon la taille — ordre croissant et décroissant de cyclopes marins dont l'unique œil fixe le ciel qui absorbe cette immobilité soudaine.

Juste à côté on vend le poisson frais. Des pêcheurs et des marchandes. Des barques et des étalages. Les pieds s'enfoncent dans le sable.

Sur les tables de bois les poissons sont disposés selon d'autres lois des séries : la taille, le nombre. Mathématique concrète : disposition en quinconce justifiée par la finalité ultime, le plat cuisiné. Trois poissons : une petite famille ou des revenus modestes, sept gros poissons : une grande maisonnée et aussi l'aisance. Pas de pesée, mais une évaluation immédiate du prix de l'ensemble directement com-

mandée par l'emperia culinaire. Tout cela crée un style, un ordonnancement bien spécifique, engendre une esthétique aussi vigoureuse qu'involontaire.

Au marché aux légumes, il en va de même. Le kilo est une unité abstraite qui vient après la mesure culinaire qu'est le « petit tas » : tas de tomates, d'oignons, de citrons, de piments, de patates douces dont l'importance varie. Géométrie colorée qui, à l'avance, excite le goût. L'ordre de l'étalage est encore commandé par la finalité culinaire, les ingrédients sont triés et rassemblés en fonction de la recette. Une dizaine de petites tomates du pays, trois oignons, deux poivrons ; avec toutes ces couleurs, on imagine déjà le fumet de la marmite. Le goût transitant par la médiation de la vue, une bonne cuisinière sait donc aussi bien agencer les couleurs que doser les épices.

Ce qui m'émeut le plus, c'est l'ordonnancement du « tout petit », du minuscule. Quand on est habitué aux monstruosité calibrées des super-markets, les légumes de l'artisanat maraîcher paraissent microscopiques. Ici, trois citrons verts format balle de ping-pong voisinent avec un tas de tomates naines et quelques petits piments : on imagine le repas d'un lilliputien. Il n'y a pas de lilliputiens dans le Sahel, mais des revenus journaliers infimes qui condamnent à acheter très peu.

Tout petit également, il y a les sachets d'épices. Le plus minuscule que j'ai trouvé, c'est lorsque j'ai acheté un œuf dur dans la rue et que, pour le déguster, le vendeur ambulant m'a donné un sachet d'un demi-centimètre, bien fermé, et qui contenait

un mélange de sel-poivre-piment : combinaison chimique déposée dans un confetti, comme quelque chose de précieux.

Bric-à-brac

La pauvreté est la raison du bric-à-brac apparent des vendeurs de tout et rien, trois fois rien, moins que rien ; le dénuement explique le désordre des boutiques, et de tout le petit commerce.

Un carton debout sur un autre, et dedans tout un petit bazar : quelques douceurs, des petits sacs de cacahuètes, des caramels mous, des chewing-gum, des cure-dents, des piles électriques, des lames de rasoir, des cigarettes qu'on vend — ainsi que chacun sait — à l'unité, des savonnettes et du shampoing, des chapelets, du khôl pour les yeux, des boîtes de cigares.

Un seul de ces étalages volants suffit à faire réfléchir sur la notion de minimum vital.

Le minimum qu'est-ce ?

Il n'est pas vrai que le très pauvre exclut de lui-même ce qui excède la décence et la dignité. A-t-on le droit de le faire pour lui ? Car de la propreté à la coquetterie, bien sophiste celui qui peut fixer la limite. Quelle philosophie hygiéniste et minimaliste peut se permettre de recommander l'usage du savon et critiquer la dépense luxueuse du parfum ? Qu'est-ce qui définirait ce minimum ? Il n'est pas facile de dégager des priorités. Le débat, je crois, est

ancien (1). D. Laerce rapporte que Diogène, qui prétendait avoir tourné le dos à la civilisation, prit brusquement conscience de la difficulté à fixer le seuil du minimum vital lorsqu'il fut saisi par le spectacle suivant : « Voyant un jour un petit garçon qui buvait dans sa main, il prit l'écuelle qu'il avait dans sa besace et la jeta en disant : " Je suis battu, cet enfant vit plus simplement que moi. " »

Que dirait Diogène s'il déambulait sur l'agora dakaroise ? En tout cas, les stocks dérisoires, éclectiques, hors catégorie de ce commerce de détail (au sens strict) sont, pour moi, la preuve de la mauvaise foi de ceux qui posent au plus pressé le problème de la répartition des richesses, en opposant, comme si cela allait de soi, le minimum vital au luxe et au gaspillage.

(1) *Bien antérieur aux théories de Baudrillard sur le gaspillage.*

DOCTEUR DIENE

Après des études de médecine générale, et dans l'attente d'une hypothétique bourse pour poursuivre une spécialisation, docteur Diene fut provisoirement nommé à l'hôpital de Saint-Louis (1). Grand gaillard filiforme et souvent bougon, docteur Diene possède une remarquable faculté d'analyse. Cette qualité lui vient, semble-t-il, de ce qu'il a dû s'adapter à un environnement très différent du sien. Fils d'un paysan du Sénégal oriental, très pauvre, et d'une ménagère — ainsi qu'il se définit lui-même —, il a été propulsé parmi les fils de « bourgeois » dès le lycée et l'internat. Ses notes remarquables à l'examen d'entrée en sixième lui avaient ouvert la porte de l'institution la plus chic et la plus

1) *Ancienne capitale du Sénégal au nord de Dakar, sur la côte. Ville au charme colonial désuet, qui se meurt doucement.*

sélective de tout le pays. Il a dû observer beaucoup ses compagnons de classe et de dortoir, dès cette sixième classique où il apprit le grec et le latin contre la volonté de son père qui aurait préféré l'école coranique, plus rapide et plus utile à ses yeux. Cette habitude de se lover dans une position d'observateur taciturne fut ensuite renforcée et cultivée par la pratique médicale et clinique.

Le récit de ses expériences devint vraiment très intéressant à l'époque de sa nomination à Saint-Louis, car il se mit à décrire avec cette sagacité scientifique et imagée, une population avec laquelle il était resté de plain-pied — pointant bien des vérités que seul quelqu'un comme lui semblait pouvoir toucher.

Il accepta sans ronchonner cette affectation loin de la capitale, et comme durant son passage à l'université il avait, par manque d'argent, mené une vie très ascétique, il n'eut pas à regretter les plaisirs turbulents de Dakar. Cette nomination lui permettait, du reste, de jouir d'un immense appartement de fonction, ce à quoi il fut très sensible. Ce qu'il ne vit pas, en revanche, c'est ce que cet appartement avait d'invraisemblable et de surréaliste. Il occupait un premier étage entier de l'une des ailes de l'hôpital — lequel avait visiblement été bâti à une époque contemporaine de beaucoup d'hôtels de ville, d'hôtels des postes et des impôts de nombreuses villes de province françaises. Il en avait l'architecture massive et prétentieuse ; et dans le salon du docteur Diene on errait entre des colonnes néo-classiques dont deux s'ornaient de cariatides pulpeuses faisant face à une incompréhensible chemi-

née Renaissance. Docteur Diene ne souriait pas à ces anachronismes, mais les regardait avec tout le mépris qu'un médecin pragmatiste et tiers-mondiste peut vouer à l'inutile et au décorum.

Ayant un peu exercé à Dakar, il était déjà habitué à ce qu'est la « consultation » dans l'esprit des citadins du Tiers-Monde. On vient, bien sûr, après l'échec de la pharmacopée traditionnelle ; mais surtout, comme on est dur avec soi-même, on arrive souvent avec plusieurs maladies superposées. A Saint-Louis, il trouva une majorité écrasante de paysans, venus parfois de très loin, et dans de piteux états. Il dut d'abord attendre patiemment que le bouche à oreille véhicule dans la région alentour qu'il valait bien le vieux médecin blanc aux cheveux blancs qui assurait avant lui la consultation générale. Sa patience eut raison de la méfiance matoise et irrationnelle des bergers et des cultivateurs qui, après avoir attendu vainement le retour du docteur Peiffer, se rendirent bientôt à lui comme on rend les armes. Sans bâtir de théories sur le conservatisme inhérent aux âmes rurales, docteur Diene s'était attendu à ce qu'on lui oppose le passé comme un Éden perdu ; son propre père n'avait-il pas coutume de demander, dans les moments de désespoir, s'adressant à Allah le Tout-Puissant, au coucher du soleil : « Quand cela allait finir, l'Indépendance, les traites et tout ça ? » « Tout ça » c'était le cortège de malheurs qui accompagnait les traites pour payer les graines et les engrais à l'État.

Non seulement il dut s'imposer par sa patience, mais il dut prendre en charge un nouvel aspect de l'exercice de sa profession. Il eut tôt fait de se

rendre compte qu'il devait accepter le « supplément » au prix étatique et officiel de la consultation que les paysans lui versaient systématiquement. Sans quoi, il passerait non pas pour un médecin incorruptible, mais pour un médecin douteux quant à la réalité de ses compétences. Le « supplément » est encore quelquefois un don en nature (volailles, plats cuisinés) mais aujourd'hui surtout de l'argent, une somme dont la valeur hautement symbolique oblitère la valeur d'échange.

Méthodique et efficace, docteur Diene ne s'aventura pas dans le labyrinthe interminable d'une telle question déontologique. Il posa clairement le problème moral que lui créait ce « supplément » à la consultation (lequel venait souvent la doubler), la solution se trouvant dans la transparence même de la question : il devait accepter cet argent, mais ne pouvait le garder. Aussi, musulman et relativement pratiquant, docteur Diene redistribuait systématiquement sous forme d'aumône ce don qui lui était personnellement destiné. Cela lui permit de nouer des relations régulières avec une vieille femme qu'il sauva de l'indigence par la grâce d'un billet hebdomadaire, et qui en conséquence le gâtait comme un fils en lui mijotant un couscous à l'ancienne tous les vendredis ; avec un vieux fou qui, paraît-il, avait été instituteur et qui, pour se démarquer des autres clochards analphabètes, ne s'exprimait qu'en ancien français. Celui-ci lui apprit beaucoup sur l'histoire récente de la région, docteur Diene trouva en même temps quelqu'un avec qui échanger et parler des livres de littérature. Encore que pour François — c'est ainsi que l'original s'était rebaptisé — la

littérature fut morte avec Montaigne, le moderniste sacrilège. Il avait toutefois de bons livres dans la sacoche militaire qu'il promenait partout. Docteur Diene eut la satisfaction de retrouver les plaisirs de l'adolescence dans de longues promenades cultivées où ils dissertaient tous les deux sur la beauté des classiques et des tragiques grecs.

La dernière fois que j'ai parlé avec docteur Diene, il envisageait de demander à être prolongé quelque temps encore dans son poste à Saint-Louis. Je crois que, toujours grâce à François, il en avait appris assez long sur la médecine traditionnelle de la région, peut-être songeait-il à réunir la matière pour une thèse sur les rapports entre celle-ci et la médecine occidentale. Les chevauchements entre la « science » et la pharmacopée se produisent finalement de manière tout à fait imprévisible. Je tiens de docteur Diene que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, ses patients ne risquent pas d'aller surajouter à l'ordonnance prescrite à l'hôpital d'autres potions dont le mélange pourrait être détonnant ou inconnu. Puisque le médecin lui-même est traité comme un guérisseur à qui l'on fait un don très personnalisé, contrevenant au prix fixé par l'État, l'ordonnance qu'il prescrit en est transmutée. Au lieu d'être l'application d'un savoir démocratique et, en théorie accessible à tous, elle devient la « recette », le « secret » de docteur Diene. Tout, d'ailleurs, permet de le regarder comme un nouveau guérisseur, une version inédite du sorcier : son accoutrement, ses manipulations précises et rituelles du stéthoscope et de la seringue, la rigidité formelle de ses prescriptions, enfin, et ce, fortuite-

ment, son mutisme bougon qui peut passer pour la volonté de protéger un savoir non seulement spécifique, mais aussi réservé. Jusqu'à son entêtement à vouloir faire rompre le jeûne des malades pendant le Ramadan, qui passe pour le dogme d'une nouvelle religion, le miroir de celle du Prophète, son inverse strict.

RADIO

Le « vieux » a l'oreille collée au poste.

Hier, le « gosse » d'à côté est allé lui acheter ce transistor portatif pour le remercier d'un semestre de cours particuliers, donnés après la classe. Le transistor est une tête de Mickey jaune vif dont les oreilles peuvent s'élever en antennes, et dont l'indication de fréquence révulse — quand on la manipule — les yeux de l'animal (deux billes de verre gradué).

Djiby, « le vieux » (1), est mon « ami » (2) ; on bavarde longtemps après les repas, et quand on sent

(1) *Le terme « vieux » n'est pas péjoratif, bien au contraire ; celui de « gosse », en revanche, peut parfois l'être.*

(2) *Être « l'ami de quelqu'un » est une expression très forte qui désigne en même temps un engagement moral réciproque.*

qu'on va sombrer dans la philosophie engendrée par la spirale du bavardage, on plaisante : une complicité entre nous pour esquiver la fausse gravité, un dérapage tacite et très contrôlé. Djiby est un sage gardien des traditions — de ceux qui les ont réfléchies en eux-mêmes et les perpétuent ou les protègent pour quelque raison qu'ils ont su leur trouver.

Maintenant, assis sur les talons, immobile, il écoute, comme s'il sortait du mini-transistor un chuchotement confidentiel ; la voix qui sourd est monocorde : un ton de circonstance, manifestement. Le deuxième petit déjeuner () est déjà passé et Djiby est toujours replié sur la boîte minuscule, toujours aussi... concentré. Cela fait plus d'une heure que les oreilles de Mickey bougent au-dessus de sa tête lorsqu'il règle l'antenne.

« Quelle est donc cette litanie ?

— Les avis de décès » me répond-il.

Il ne faut pas que Djiby manque une condoléance pour un parent éloigné, un ami, un « promotionnaire (2) ». Je m'installe à côté de lui pour « plancher » sur un devoir d'anglais que ma nièce m'a

(1) *Un des rituels familiaux de vacances parmi les plus plaisants car il permet de réitérer le moment agréable du réveil naturel, de doubler le plaisir.*

(2) *Mot qui revient souvent pour désigner le temps de l'école (l'enfance). Ce n'est pas tant une conception militariste de l'éducation qui le motive (encore que la République colonialiste fut très militariste dans sa pédagogie), qu'une manière commode de repérer l'âge du sujet.*

encore très habilement repassé ; tandis que Djiby se balance à présent sur ses talons.

Un tel entêtement m'amuse et me remplit de joie en même temps. La seule satisfaction, en effet, qu'on puisse tirer de voir le Tiers-Monde envahi par les objets technologiques de l'Occident, c'est de regarder les braves gens s'en emparer pour les détourner de leur fonction première, les écarter brutalement de leur procès de fonctionnement.

Que la radio portative vienne au secours des traditions les plus ancrées — au lieu de les anéantir — voilà un détournement imprévisible et réjouissant. Heureusement que l'inondation mondiale de ces produits sophistiqués n'entraîne pas fatalement un morne et universel positivisme, un usage sommaire et généralisé d'objets compliqués (cette fameuse « uniformisation des comportements »). Faute de pouvoir penser cette vigueur, cette résistance culturelle, on ne peut que l'acclamer — ce qui est une manière d'y participer. Les mots de « paradoxe », de « syncrétisme » sont inadéquats, insuffisants, pour analyser cette ténacité compliquée. Ils ne servent qu'à baptiser la difficulté, à pointer cette complexité. Je les emploie, moi aussi, faute de mieux (1).

Après la rubrique nécrologique, il y a le martèlement idéologique — ce qu'à juste titre, on nomme sur tout le continent « la propagande ». Retrans-

(1) *Peut-être n'est-ce pas tant d'un lexique dont on manque, ni même d'une méthode, mais il est sûr qu'on doit trouver une démarche bien particulière pour vaincre cette résistance à la discursivité.*

mission in extenso des discours du Président aux informations, des ministres, parfois des préfets et des gouverneurs, etc. Dieu sait que c'est long...

Et là Djiby, comme beaucoup d'autres « vieux » ferme le poste, ou se distrait à écouter autre chose. Double refus, refus d'accepter telle quelle la technologie importée, perversion essentielle dans la fonction qui lui est dévolue, et refus de l'idéologie officielle, de la pesanteur de ce bassinage permanent sur les ondes. Ruse et bonne santé populaire.

TAXIS

Un des effets les plus frappants à l'arrivée dans n'importe quelle ville d'Amérique latine ou d'Afrique, c'est la multiplicité des taxis qui sillonnent les rues. Les uns fonçant avec un « gros client » à l'intérieur, les autres maraudant à la recherche dudit client.

A Paris, on se bat pour avoir un taxi ; à Dakar, lorsqu'on est bien mis — ou qu'on a les insignes du touriste — et qu'on fait mine de se déplacer à pied, c'est le taxi qui klaxonne pour vous obliger à tenir votre rang en montant dans son véhicule. Au coin des stations d'essence (lieux de tractations inouïes, d'ailleurs...), et près des arrêts de bus, les taxis clandestins attendent que la voiture se remplisse de voyageurs ayant tous la même destination.

A l'Âge d'Or de l'immédiat après-indépendance, fonder une société de taxis était un moyen sûr et

rapide de s'enrichir. Les bus, en effet, sont bondés, leurs horaires incertains ; et les petits cols blancs n'ont pas envie de se commettre avec les marchandes de beignets dans ces transports en commun. Mais les bourses sont étriquées. Alors, on a recours au service le plus cher parce qu'il est possible de le gérer au jour le jour : réunir l'argent du taxi pour faire les courses ; payer le taxi à celui qui est venu en visite (politesse élémentaire).

Pour les trajets plus longs — d'un centre à l'autre, d'une région à l'autre — il y a les « taxis-brousse », « cars rapides », ou « tap-tap », qu'on les appelle comme on voudra. Ils filent avec leur chargement de population et de marchandises sur des routes qui, du coup, deviennent meurtrières.

Ici, la souplesse du transport routier a éclipsé pour longtemps le train et le bateau. Et dans les mentalités, la voie ferrée est un vestige du Far West de la pénétration coloniale (la construction du Dakar-Niger, par exemple).

Comme au Mexique, en Thaïlande ou en Haïti, chacun de ces véhicules de série est réaménagé. L'intérieur est transformé, et les banquettes rembourrées sont remplacées par de petits bancs qui augmentent le nombre de places. Au-delà du bricolage commandé par l'usage, il y a l'effort décoratif. Décoration qui est la manifestation du lien affectif entre le chauffeur et son véhicule. Volonté inconsciente, mais puissante, d'appropriation (d'assimilation presque) de la machine-gagne-pain. Cette machine est réellement prolongement de soi. C'est, du reste, cette même relation organique qui pousse les forains à décorer amoureusement, patiemment,

leur manège, leur baraquement, leur roulotte.

Les cars rapides sont donc ornés jusqu'à l'excès : nom du propriétaire écrit en lettres calligraphiées (comme le fer forgé qui se tord sur le mur des villas pour dire « SAM'SUFFI »)... Ils sont parés de formules religieuses ou magiques — véritables ex-voto — d'emblèmes, de fanions, de dessins symboliques ou purement ornementaux. Les vitres sont des vitraux où l'on a peint des frises ou des fruits exotiques : fraises, cerises, pommes.

Certains artistes anonymes sont même allés jusqu'à remplacer la porte arrière du véhicule par deux petites grilles en fer forgé qui s'ouvrent sur l'installation intérieure. Ce sont, sans doute, les premiers inventeurs du « van » que l'Amérique n'a jamais fait que redécouvrir.

Tout un artisanat débridé se superpose ainsi à la monotonie de l'industrie automobile. En réalité, les modifications purement fonctionnelles sont moins intéressantes que ce supplément décoratif qui va se nicher jusque dans les moindres détails. Il manifeste une double appropriation de l'objet : celle, banale et universelle, de la possession capitaliste ; et celle beaucoup plus étonnante de l'appropriation culturelle. « Dieuradieuf Serigne Touba » est-il écrit sur l'arrière du taxi-brousse : « Louange à toi, ô Saint de la ville de Touba », manière de rendre grâce, comme si la voiture était tombée du ciel ; une manne.

Dans une civilisation où l'on mêle Dieu et ses représentants jusqu'aux actes quotidiens, où l'on entrevoit partout le divin, il est nécessaire de le remercier d'une telle providence. Ici l'immanence

de Dieu n'est pas une idée philosophique, abstraite ; elle est vécue, parlée dans la langue courante. Elle s'étale sur les carrosseries.

Et dans tous les cas, le véhicule qui est sorti de la chaîne est particularisé, individualisé au maximum, transmuté en une véritable calèche.

FEED-BACK

Puisqu'il faut tout de même nommer le phénomène, je désigne par « feed-back » tous les effets de boomerang qui renvoient vers l'Afrique, après un détour sur un autre continent (américain notamment), ce qui en est originaire.

Ainsi pour la musique.

Le tam-tam nègre est allé jusqu'à Cuba, jusqu'à New York et Kingston. Il en est ressorti modifié par ce que la recherche hallucinée d'une authenticité mythique y a ajouté. Il est revenu sur le continent noir avec tout ce dont il avait été affublé et l'acclamation qui l'a salué l'a encore transformé. Pas un simple ricochet, mais un effet modifié et amplifié dans son retour.

La musique afro-cubaine est un genre presque pérenne, fixée depuis au moins 30 ans, elle traverse le temps et survit aux autres modes éphémères... Et

j'écoute aujourd'hui les rééditions des cha-cha sur lesquels, étant enfant, j'ai essayé mes premiers pas de danse.

Tandis que la musique des Antilles est construite sur un rythme purement binaire et un tempo minimum — faite pour danser et c'est tout — l'afro-cubain est une musique très architectonique : elle est faite pour danser et pour s'écouter.

Aussi codifiée que l'art japonais de l'estampe, elle évolue insensiblement. La créativité individuelle vient se loger dans les faibles intervalles que lui laisse la construction très élaborée et quasi figée de l'ensemble.

Elle en est d'autant plus raffinée. Ce que le génie produit, c'est un léger déplacement à l'intérieur du stéréotype — ou mieux, l'exploitation totale du stéréotype. Un grand morceau afro-cubain est le développement d'une véritable idée fixe sonore. Dans la nuit tropicale, la note monte, et se renouvelle, l'oreille finit par précéder le son répété. Reprise indéfinie de cette même note, de la même phrase musicale, jusqu'à l'obsession ; quand on l'attend encore une fois, alors, elle change imperceptiblement — et impossible de trouver la charnière — pour vous emporter vers un autre ressassement. L'esprit possédé, happé par la spirale musicale, laisse le corps obéir aux variations du son. Est-ce mystère de la perception dédoublée qu'on appelle le sens du rythme ?

L'afro-cubain alimente la culture musicale de deux ou trois générations d'Africains — qui comprennent et parlent tous miraculeusement l'Espagnol — et comparent les différentes versions de

leurs discothèques très spécialisées (s'il devait y avoir conflit de générations en Afrique, ce n'est pas dans l'épiphénomène du goût musical qu'il faudrait en chercher la trace).

Ce phénomène du « feed-back » spectaculaire n'est pourtant pas unique. Relativement ancien et durable, il est même l'archétype de tous les autres effets du même genre qui lui ont succédé. « Black is beautiful », « Beethoven aussi était nègre » écrivaient les bombeurs sur les murailles de la désolation du Bronx. Rappel romantique et pathétique de l'origine, auquel aujourd'hui font écho les teenagers de Dakar et d'Abidjan qui promènent d'immenses magnétos diffusant un reggae aux paroles de violence sur musique langoureuse. Peu importe qu'ils soient de faux rastas, les Sénégalais qui balbutient un anglais de francophones. L'intéressant c'est le « feed-back » ; l'inouï c'est que, dans un effet de miroir, l'Afrique serve de modèle à l'Amérique et tente, en retour, de copier cette dernière. Miracle de la communion ou télescopage imprévu dans la misère et dans l'errance ?

QU'EST-CE QUI S'INSCRIT DANS LA MÉMOIRE DES HOMMES ?

Jour de fête.

Après la sieste, nous sommes tous assis en cercle sur la véranda, dans l'attente de ma grand-mère qui doit venir de « l'intérieur » (1) et ne saurait plus tarder. Mon oncle Talla et moi nous lisons, mon père somnole un peu, mon frère raconte des blagues à ma cousine qui rit avec coquetterie, mon grand-oncle égrène son chapelet dans un geste quasi maniaque et très élégant.

Une bonne odeur de savon et d'eau de Cologne voyage avec la brise de fin d'après-midi. J'adore l'hygiène des peuples tropicaux : se laver jusqu'à s'user la peau, jusqu'à la rendre luisante sous cet effort constant de propreté.

(1) « L'intérieur » du pays désigne tout ce qui n'est pas Dakar, même les villes du bord de la mer.

Par-dessus mes lunettes, je vois trois têtes : celle de mon oncle, de mon grand-oncle et de mon père qui me font vis-à-vis. Trois esquisses du même modèle immatériel : ce modèle qui, d'âge en âge, produit des copies approchées, des « images mobiles » mais fidèles tout de même, quelles que soient les alliances, quelle que soit l'expérience. Ces trois individus supportent trois thèmes, trois marques fondamentales. Premièrement, ce sont ces deux criques sur le front, à la naissance des cheveux, deux mouvements de retrait sur le haut des tempes qui font le crâne tout comme la carte d'un golfe dessinée dans le détail. Deuxièmement, il y a l'immensité des yeux qui sont séparés exactement par l'écart d'un œil, des yeux myopes et un regard brillant — un regard insistant et distrait, qui se moque de gêner. Enfin, il y a le sourire qui illumine et éclaire régulièrement ces visages tellement tristes en découvrant deux incisives très écartées. Sans doute ces individus se ressemblent encore — s'appellent — par d'autres traits communs, mais il est quelques caractéristiques hautement surdéterminées qui servent depuis toujours à alimenter la légende familiale : on cherche avec anxiété la carte des cheveux sur le front des nouveaux-nés dans ma famille, et on finit toujours par la projeter sur le duvet léger du crâne, on l'y imprime et on convainc tout le monde de la voir. Avec beaucoup de tranquillité on exerce ainsi, chez moi, le terrorisme le plus grand sur toutes les pièces rapportées ; il n'y a jamais pratiquement de rejet, mais une assimilation vorace. Et cela commence par cette lecture attentive des signes d'appartenance : cette carte

crépue, et ce grain de beauté sous l'orteil gauche qui se transmet immanquablement ; le reste n'est que détail, produit aventureux de la génétique. Ici, tous les enfants ont deux criques sur les tempes et un grain caché sous la plante des pieds. Rien ne se perd, rien ne se crée ; N'Diaye, N'Diaye Ndiata, les filles pourront abandonner leur nom, elles sont marquées du sceau familial ; les garçons peuvent folâtrer, ils n'oublieront pas leurs devoirs tribaux. L'espèce perdure, elle se maintient malgré les vicissitudes du temps, des rencontres. C'est le jeu érotique favori de mon tout petit cousin de venir me montrer la face cachée de son gros orteil, les doigts bien écartés, avec une immense vanité dans les yeux. On est éduqué dans l'entretien de cette appartenance fondamentale.

5 heures. Le jour commence à baisser. En fait, la lumière très violente s'atténue à cette heure-là. Elle devient rasante, et on a l'impression que ce sont les objets eux-mêmes qui irradient. Une lumière franche, mais très adoucie.

Arrive, par la petite porte du garage, un homme vêtu lui aussi, pour la fête, d'un bazarin sombre. Il porte des lunettes de soleil américaines et s'est rasé le crâne ; un homme dégingandé, très mince, à la démarche aérienne, comme il y en a beaucoup ici. C'est paraît-il le griot. Je ne l'avais jamais vu, mais sa visite aujourd'hui n'a rien d'étonnant.

Je suppose qu'au cours des salutations-congratulations mon père nous présente mon frère et moi. Il me considère plus longuement que mon cadet. Mais

je ne me trompe pas sur ce regard. Cet intérêt particulier n'est qu'une manifestation du réflexe endogamique à l'égard des filles (Sabines qu'on garde et qu'on récupère jalousement — et ce, dans le monde entier.)

Le récit généalogique commence.

J'écoute la voix incantatoire qui monte et qui descend selon une rythmique véritablement mathématique. Ces périodes, cette cadence, suscitent un voile de vibrations — littéralement un cocon sonore — autour de la communauté qui écoute. Pour moi, magie d'une langue que je ne comprends guère (magie redoublée par le fait que, dans cette langue, on parle des miens). De surcroît, l'accentuation tonique provoque un flou phonétique (accompagné d'une hésitation auditive) qui ne fait qu'augmenter le mystère de ce qui m'échappe et qui en ressort grandi, « épaissi » dans sa signification supposée. J'ai toujours constaté ce fait : moins je comprends et plus j'écoute. Il y a d'abord la pure musique des mots qui produit un effet d'enchantement ; mais je crois que le ravissement naît de ce qu'une voix portant un sens qui ne nous est pas intelligible nous fait vraiment saisir l'humain. Paradoxalement, le langage étant le propre de l'homme, lorsque la langue nous échappe, on happe l'humain. Moment où, à défaut de pouvoir dire « qu'est-ce que l'homme » on a l'intuition la plus aiguë de son essence, dans l'opacité totale de la langue.

Il dit et il continue de dire. Le temps de la parole a effacé le temps. Il doit en être à la branche maternelle de la famille, car le nom de « Diop » revient comme une mesure, un leitmotiv, précédé

de prénoms poétiques : Lalla, Soukayna, Awa... J'entends aussi Cathy (1) — la grand-tante à qui je dois mon prénom ?

J'écoute toujours, mais je me laisse dériver vers une rêverie méditative. Qu'est-ce qui s'inscrit dans la mémoire des hommes ? Ils ne conservent pas tous la même chose, c'est évident. Cette mémoire généalogique qui se développe en ce moment, qui se découd, m'intéresse d'autant plus que j'ai toujours entendu parler de « tradition orale » de manière massive, schématique, et, j'en suis sûre, erronée,

A quoi cela sert-il d'établir une filiation ?

Il doit être possible de dresser tout un catalogue d'explications psychologisantes : former l'individu, orienter le sujet vers ce que la communauté attend de lui, etc.

Mais surtout, la mémoire de la filiation traduit (trahit) la volonté obsessionnelle de remonter jusqu'à l'origine, au point aveugle où commence l'organisation tirée du chaos.

Dans la généalogie, les maillons qui relient les générations entre elles (verticalement et horizontalement (2)), sont remontés — énumérés — pour rattacher l'individu contemporain à l'origine radicale. Ainsi, la famille est sauvée du désordre malgré son accroissement ; au contraire même, plus elle

(1) *Même dans les familles les plus rigoureusement musulmanes, on donne des prénoms chrétiens, autre syncrétisme qui est dû à une tradition très enracinée : le parrainage.*

(2) *Car il y a de fréquents mariages co-latéraux pour de nombreuses raisons socio-économiques.*

s'accroît, plus elle s'ordonne, mieux elle se structure.

Je crois qu'il y a deux manières de faire l'histoire, l'une est généalogique, l'autre est « archéologique ». Elles ne sauvent pas les mêmes choses. En fixant, de manière arbitraire, une origine absolue, la généalogie sort du temps. Tandis que l'archéologie (occidentale) est l'intérêt, la curiosité pour le passé en tant que tel, la plongée dans la temporalité. Si l'histoire archéologique délimite des « strates » (des époques, des périodes), la généalogie les traverse — tout en les utilisant comme point d'appui.

L'histoire occidentale est archéologique parce qu'elle a besoin d'archives, de documents, de vestiges. Elle commence avec la passion de l'Antiquité, passion que les Grecs avaient déjà, c'est une « science d'antiquaire ».

Et si la mentalité généalogique inclut la conservation de reliques et la consécration de lieux de culte, cette introduction du Sacré dans la lignée n'a rien à voir avec la passion de la preuve matérielle. La relique n'est pas l'archive, l'objet de culte n'est pas le vestige.

Je ne pense pas que l'archéologie occidentale soit plus proche de la vérité parce qu'elle s'articule et se construit autour de traces matérielles. Ceci supposerait, en même temps, que la généalogie soit légendaire — entendons mensongère — parce qu'elle est un langage dupliqué (fondé sur la tradition orale) (1).

(1) *Et si l'Occident a la « mémoire des traces », ce n'est pas parce qu'il est la civilisation de l'écrit — trace par excellence — ;*

Archéologie et généalogie n'ont pas les mêmes résidus, elles n'éliminent pas, non plus, les mêmes déchets. L'archéologie comble les vides par des hypothèses — extrapolations contradictoires entre elles — ; la généalogie laisse de côté ce qui est en désaccord avec la « morale de l'histoire ». Elle brosse des fresques dans lesquelles il ne peut pas y avoir d'ombres.

Dans les deux cas (généalogie et archéologie), il s'agit d'arracher le monde à la confusion des événements purement contingents, imprévisibles ou insensés, dans leur succession, leur précipitation. La mise en ordre des archives n'est pas moins affabulatrice que la mise en perspective généalogique.

L'archéologie est une certaine manière de conjurer le temps. La généalogie en est une autre. Toute histoire est un effort pour dominer le temps (soit en en sortant, soit en le fouillant).

Mais je crois que dans la mentalité généalogique, il ne devrait pas y avoir de terreur métaphysique de la finitude, ni d'angoisse existentielle devant la mort. Si solidement arrimé au reste de la lignée, l'individu ne peut connaître cette épouvante — c'est la contrepartie positive des contraintes qu'il subit par ailleurs.

C'est sur cette idée rassurante que prend fin ma rêverie pensante. Il est bien évident que la manière dont je la rapporte n'est pas fidèle (réaliste) — que

car l'Islam, qui est aussi civilisation de l'écrit, a conservé la mentalité généalogique à côté de l'autre histoire, celle de la preuve (les descendants du Prophète...).

ce rêve éveillé n'a pas eu cette forme si logiquement dissertative, qu'il avait l'allure d'une vaticination, d'un effilochement. Je ne peux restituer cette errance, mais je suis sûre que l'essentiel de ce que je dis ici s'y trouvait.

Ma grand-mère est arrivée il doit y avoir une demi-heure ; j'ai aperçu le portrait de son inénarrable voiture qui a surgi sous le filao comme une vision, et j'ai entendu Moussa qui pestait en déchargeant les bagages et les provisions. Moussa se heurte à chaque voyage à l'irrationalisme de Mam' Naffy qui emporte des kilos de provisions à la capitale ; des tas de produits qui ont d'abord fait le voyage en sens inverse — de la capitale vers « l'intérieur »...

Je vais aller la rejoindre sur la terrasse afin de connaître pour quelle raison elle s'est volontairement faite si discrète.

ÉDIFICATION OU HUMOUR ?

Dans le royaume du Sine, il y a deux cents ans à peu près, il y eut un roi, Salmone Faye, si mauvais que sa méchanceté a survécu à sa mort : on dit qu'il fut enterré dans un cimetière où des fleurs poussent sur toutes les tombes ; mais sur la sienne, il a jailli un piment tout rouge et luisant qu'aucune sécheresse n'a jamais pu faner.

LAMBAYE (LE BOUT DU MONDE)

Géographiquement, Lambaye est sans doute un bled à l'extrême nord du Sénégal. Populairement, c'est un lieu mythologique. Et dans le géocentrisme sénégalais, Lambaye, c'est le bout du monde. Là où il faut s'arrêter si on ne veut pas tomber infiniment dans le vide. Là où tout est possible, rien n'est prévisible, tout est effarant.

A-topos mythologique, non-lieu référentiel, Lambaye a une fonction ambivalente dans l'Imaginaire collectif. On rêve d'être à Lambaye à l'abri de la turbulence et de la méchanceté humaine, mais on redoute d'y échouer. C'est l'île vierge de Robinson et le bagne de Hugo. On voudrait s'y réfugier, mais on craint d'y être envoyé en punition ; le fonctionnaire nommé quelque part en dehors de la capitale gémit d'être expédié à Lambaye : ce qui veut tout dire. Terre d'exil et de repos, Paradis sauvage, lieu

non-civilisé et inassignable : on m'a tant parlé de Lambaye.

Le ciel y est toujours bas, mais il pleut très rarement. L'air peut y vibrer d'on ne sait quelle intensité — mais pas de la chaleur. La terre est éventrée sous la poussée de couches géologiques furieuses en bien des endroits, et ces strates s'exhibent en couleurs heurtées (blanc du sable, rouge latérite, noir rocheux), séparées nettement, révélant une profondeur insoupçonnée de cette écorce, de cette couche dite superficielle. D'autres bouleversements naturels se sont arrêtés dans cet équilibre précaire qui est d'habitude celui des ruines de l'ouvrage humain, de pans effondrés, d'étages détruits, ou d'escaliers éboulés. Et il arrive que les plantes se greffent elles-mêmes en poussant des branches tentaculaires les unes vers les autres, dans un écheveau inextricable, produisant des hybrides sublimes, mais inestestibles.

C'est à Lambaye qu'on trouve tous les êtres inachevés de la Création, ceux que leur imperfection vouait à la disparition, ceux que les dieux voulaient anéantir parce qu'ils étaient des déchets inesthétiques, des résidus fantastiques. Cheval blanc à une patte — bœuf avec un seul œil au milieu du front — taureau ailé — gorille imberbe — zèbre caméléon. Chacun en un seul exemplaire, parfaitement stérile de surcroît. Il paraît qu'ils ont formé une grande arche, comparable à celle de Noé, pour se réfugier à Lambaye quand les petits démons (soldats des dieux) les ont poursuivis pour les exterminer. Il paraît aussi que, depuis le temps, ils ont perdu de leur méchanceté originelle et

forment spontanément un immense zoo pacifique que seule trouble l'obstination de singes schismatiques qui tentent de domestiquer les autres animaux.

DIVINATION

« ... Il est certains oiseaux, les volants et les chanteurs, comme disent nos augures, qui, croyons-nous, sont destinés à la prédiction par augure. »

Cicéron, *De la nature des Dieux*

Tout avait commencé par une histoire de maquillage qui a suscité une très grande sympathie. J'étais allée passer la journée à l'île de Gorée chez une « famille chrétienne », ainsi qu'on dit au Sénégal, et comme cela arrive parfois, j'étais entrée en conversation avec une toute petite vieille au visage d'ancienne chipie qui faisait rire aux éclats une grappe de fillettes. Après la baignade, tout en parlant, je me remettais du crayon autour des yeux en contrôlant cette opération dans un débri de miroir. Cela a excité la petite grand-mère qui a défait le nœud de son pagne dans lequel étaient enfermés ses cosmétiques ; elle nous a toutes maquillées à l'ancienne, sous l'œil indulgent de Séré (l'amie de la famille). On a pris des photos et je suis allée chercher ma trousse de toilette : on a superposé un second maquillage au premier ; à la fin on

était peinturlurées comme de vrais Carnavals ; j'ai échangé un fard à lèvres contre une ombre à paupières avec la grand-mère facétieuse ; c'est de là qu'est née la sympathie et, dans cet élan, elle m'a proposé de me lire l'avenir, ce qui était visiblement un acte bienveillant.

Elle a défait un autre coin de son pagne d'où sont tombés quelques cauris, quelques petits coquillages blancs et épais, de ceux qui servent beaucoup de manipulations africaines. Elle les a jetés plusieurs fois d'abord, cherchant la confirmation d'une première esquisse et, quand on est passé de l'ébauche au dessin bien clair, elle a parlé.

A partir de ce moment, mon avenir est résumé en quelques phrases très simples et mis à plat sur le sol cimenté. Là-bas, dans le coin où sont tombés les trois cauris en direction de la Mecque, ma vie familiale : un mari, deux enfants. Ici, au centre, ma vie sociale (je n'ose pas dire « professionnelle » car ce mot n'aurait qu'un sens très pauvre pour la grand-mère lectrice) : des voyages, de l'argent qui ne reste pas, ce sont deux coquillages qui se chevauchent. Près de moi, un cauri qui a tourné après avoir absorbé un petit caillou, c'est un parent qui veille sur moi et m'accompagne toute ma vie.

La vieille femme se concentre sur les petites boules blanches et dentelées ; elle défait et refait l'arrangement hasardeux de chaque donne. Son visage moqueur s'est fixé dans un pli sérieux qui barre le front et efface les autres rides. Elle dit toujours des phrases très simples, ma vie se résout en quelques équations minimales. Une interprétation compliquée qui s'exprime dans une simplicité

brève, une divination qui s'achève dans la sentence.

Cet art mental doit être compris dans un système plus grand, complet, total et complexe sans doute même. Un système qu'on ne retrouvera pas de si tôt, parce qu'à vouloir redresser une philosophie nègre à tout prix, on se hâte aujourd'hui vers quelques proverbes dégénérés et quelques contes appauvris habillés d'une morale épaisse et voyante qui contente le grand public et les savants, les nègres et les ethno-philosophes. Pendant ce temps, on oublie les coquilles. Ce n'est qu'une intuition — évidemment facile et que je n'ai pas le moyen de développer — mais je suis sûre qu'une partie du système est autour des coquilles... Peut-être parce qu'une des plus belles méditations qu'il m'a été donné de lire c'est « L'Homme et la Coquille » (1), un texte qui s'ouvre ainsi : « ... Ce coquillage que je tiens et retourne entre mes doigts, et qui m'offre un développement combiné de thèmes simples de l'hélice et de la spire, m'engage, d'autre part, dans un étonnement et une attention qui produisent ce qu'ils peuvent : remarques et précision toutes extérieures, questions naïves, comparaisons « poétiques », imprudentes « théories » à l'état naissant... Et je sens mon esprit vaguement pressentir tout le trésor infus des réponses qui s'ébauchent en moi devant une chose qui m'arrête et m'interroge... » ; un texte qui se clôt parfaitement : « ... Comme Hamlet ramassant dans la terre grasse un crâne, et l'approchant de sa face vivante, se mire affreusement en quelque manière, et comme il entre dans

(1) Valéry : « *Études philosophiques* ».

une méditation sans issue que borne de toutes parts un cercle de stupeur, ainsi, sous le regard humain, ce petit corps calcaire creux et spiral appelle autour de soi quantité de pensées, dont aucune ne s'achève... ». Ma certitude quant au rôle primordial des coquilles vient sans doute aussi de ce que tous les peuples côtiers rêvent devant les coquilles et les travaillent.

Extrapolation à fondement empirique, certes, mais qu'on ne peut écarter dédaigneusement. Ici, les coquillages ont servi de monnaie dans le passé. On raconte qu'à l'époque fortunée des derniers empires, des caravanes convoaient de lourds sacs iodés et crissants, pleins de cauris qui payaient le sel, les métaux, les tissus teints et le lait. Ils protègent encore plus d'un « ego » anxieux et craintif, et leur blancheur étoile les fétiches de cuir sombre aux formes variables, aux usages multiples ; ils supportent l'art divinatoire : trois fonctions, comme dans les systèmes bien pleins, la monnaie, le fétiche, la prédiction. De là, on doit pouvoir, dans un mouvement ascendant, remonter à une vraie métaphysique bien solide et têtue, s'élever par l'esprit jusqu'à un petit nombre de principes suprêmes et organisateurs, et très serrés ensemble ; puis redescendre vers tout ce qui en découle encore : une morale, une doctrine physique, une cosmogonie, une physiologie de l'âme... et, pourquoi pas, la divination qui rassemblerait toutes ces branches du savoir — qui achèverait la connaissance de la nature.

Invraisemblance d'un peuple marin qui a peur de l'eau et vénère les coquillages ; quoique, dès qu'on

y songe un peu, c'est bien normal. La mer est terrible, mais les coquilles se ramassent sans peine sur le rivage. Il suffit de se baisser. Ce sont des squelettes extérieurs qui n'évoquent pas l'horreur de la mort, ils sont en rapport bizarre avec l'éternité. Alors les coquillages font rêver et se livrent immédiatement à nos jeux artisanaux comme des produits semi-finis : immédiatement, ils font des colliers et servent de monnaie.

C'est un geste éternel de ramasser un coquillage et d'en faire cadeau.

LA RHÉTORIQUE

J'accompagne la lune.

Expression poétique
qui désigne le temps du Carême.

Le discours est une oscillation permanente entre l'emphase verbale et le recours constant à la litote. Il se construit dans un passage incessant de l'un à l'autre ; il s'élabore autour de ruptures perpétuelles de la voix qui rythment le sens porté par la Parole.

Cette emphase verbale a tendance à grossir les événements, et à exagérer les situations. Elle s'annonce par un ton très élevé et une attitude du corps qui devient un véritable support pour la voix ; les syllabes sont tirées, les sons appuyés, et le vociférant est tendu comme un arc dans cet effort ; il est tout entier vocalisé, il retombe ensuite comme désarticulé.

Quand le discours s'exprime d'une manière désordonnée parce que c'est l'émotion qui est déversée à flots, cela se marque par une gesticulation du vociférant qui imite le mouvement même de

la passion, et se termine par une exténuation de la voix et du corps — véritable prostration.

Mais l'émotion peut encore se traduire par un autre type de dramatisation du récit : le vociférant se mue en tribun devant une assemblée médusée et coopérative ; il arrête ses gestes dans leur élan, comme s'il se statufiait soudainement ; il se redresse et se campe ; et le fait divers qu'il rapporte prend des allures d'événement historique.

Ce discours emphatique culmine sans doute dans un type étroitement codifié d'exagération de la fâcherie que l'on désigne — dans une traduction délicieusement littérale — par le « faux bruit ». Faire du « faux bruit », c'est non seulement exprimer de façon définitive ce qu'on ne pense même pas, mais c'est encore organiser autour de ces déclarations solennelles un ballet parfaitement symbolique. Vexé, courroucé, hors de lui, le vociférant quitte la maison avec un bagage à peu près vide (1) — qu'il peut donc aisément brandir pendant qu'il profère des anathèmes contre les coupables et les générations à venir (déjà témoins), les maudissant eux et toute leur descendance jusqu'à la fin des temps, remerciant Dieu de les avoir enfin dévoilés, etc... Le « faux bruit » exige une telle dépense d'énergie et un tel « timing » de la mise en scène qu'il ne dure généralement pas longtemps.

Cependant, si l'emphase discursive et l'exagéra-

(1) *Ramasser ses bagages est l'acte symbolique traditionnel par lequel on signifie que la rupture est consommée — en tout cas qu'elle pourrait bien l'être si aucune excuse, aucune concession, ne pointent à l'horizon.*

tion verbale se repèrent aisément dans la discorde, elles existent dans le registre des protestations d'amitié, et plus généralement de la politesse. C'est l'hyperbole de la courtoisie.

Cet infirmier et ce moniteur, dont on sait qu'ils conçoivent leurs métiers comme un sacerdoce, ne sont désignés que sous les titres de docteur et de professeur. Cette femme qui n'a jamais été à la Mecque, car elle n'en a pas les moyens, mais qui est très pratiquante, est appelée Adja par tous ceux qui la connaissent. Magie du Verbe qui récompense la moralité, alors que la société ne le fait que très rarement.

Quant au recours à la litote, il a, bien sûr, lieu lorsqu'il s'agit de minimiser les événements et de dédramatiser (voire dénouer) les situations. A ce moment-là, la théâtralité disparaît pour faire place à une habileté politique qui travestit la réalité sans mentir vraiment ; le vociférant fait alors place à un fin diplomate. Il s'agit d'aplatir ce qui a eu lieu, de temporiser, de prévenir toute réaction violente, tout débordement indécent.

En effet, l'excès n'est pas une notion brute, indifférenciée ou invariante. Il y a le bon excès (la convention théâtrale) et le mauvais excès (le débordement indécent). L'excès valorisé — et cultivé — c'est celui qui, parfaitement contrôlé, ne produira pas d'autres effets que ceux recherchés et attendus (le « faux bruit »). L'excès incontrôlé — son contraire — est un manque de goût, de contrôle de soi, de retenue. Est vulgaire (1) le vociférant qui ne

(1) *Lorsqu'elle est proférée, l'accusation de vulgarité est terrible. Ce manque de retenue risque de bouleverser tout le code*

sent pas cette limite inassignable entre la pure convention théâtrale (pourtant cathartique) et le débordement vraiment furieux. Pour éviter ce passage à la limite, on aplanit les choses en insistant sur leur banalité évidente, en les amoindrissant, en leur ôtant, cette fois, tout caractère d'événement.

Ainsi, « ils se sont chamaillés » est la relation convenable d'un affrontement violent et grave dont le diplomate a été le témoin malheureux. En réalité, ils se sont engueulés vertement, et en sont peut-être venus aux mains.

« Tu en dis trop » est la manière — toujours convenable — de ramener vers le bon sens celui qui déraile carrément. Ce qui est en dehors du sens commun est traité comme un simple surcroît, une quantité, un excès au sens arithmétique du terme.

Quant à l'expression « un peu », « un tout petit peu », le diplomate l'ajoute toujours pour minimiser un drame ou cacher une vérité effroyable. « Ça va un peu » laisse entendre que tout va mal et qu'il en est fort déprimé.

Cet usage constant de la litote montre à quel point le discours woloff est directement, foncièrement, politique. Est-ce ce sens foncièrement politique de la langue qui expliquerait en partie la fascination pour la parole politique chez la plupart de nos contemporains ?

Dans tous les cas il s'agit bien d'un discours rhétorique, d'un travail sur la langue et les signes,

social, d'en piétiner la finesse. La vulgarité est un échec complet : elle montre — et l'inachèvement du sujet — et la faillite de l'éducation qu'on a essayé de lui donner.

de règles classiques, rodées, appliquées pour produire exactement l'effet recherché : l'impression, la colère, la terreur, le contentement, la vanité, l'apaisement, la dédramatisation ou la dramatisation.

La stratégie de la répétition

Si le premier fondement du discours est cette allée et venue permanente entre l'inflation emphatique et l'adoucissement de la litote, le second (moins immédiatement repérable mais tout aussi important) est ce que je nommerai la stratégie de la répétition :

- « Encore une fois... »
- « Mais je reviens sur... »
- « J'insiste sur le fait que... »

Cette répétition n'est pas faillite du discours, elle est scansion de la Parole.

Et tout en s'affirmant résolument, le diplomate (le vociférant même) ouvre des tas de portes à son interlocuteur. Il convainc celui à qui il s'adresse et lui donne simultanément l'occasion de la contradiction.

La répétition ouvre la voie à la dispute au sens scolastique (et donc fécond) du terme. Courtoisie discrète, cachée, elle donne le temps de la réflexion à celui qui a l'esprit d'escalier, le temps de la

verbalisation à celui qui n'a pas le sens de la repartie.

Par conséquent, au lieu d'engendrer la lassitude par son inutilité, et de provoquer la distraction, la répétition « donne du poids aux mots » ; elle réduit l'écart entre la réalité et le langage, les choses et la volonté, la velléité et l'acte.

Répéter, c'est produire ce nécessaire martèlement, quand on sait que la langue sera toujours impuissante à traduire entièrement la réalité, ou à faire passer totalement la rectitude du vouloir qui pèse sur cette réalité.

Il en résulte automatiquement et immanquablement une théâtralisation de toute déclaration, une transformation de la parole la plus commune en un véritable exercice de style. Sauf chez le fou obsessionnel, le ressassement n'est pas insensé, et la répétition n'est pas une pure ritournelle.

Nous sommes ici aussi éloignés que possible de la discursivité de type occidental qui, elle, obéit à la double loi de la concision et de la clarté. La rhétorique woloff se fonde sur des règles parfaitement contradictoires avec celles de l'entendement occidental (1).

Dans la rationalité occidentale, une répétition est une faute de l'esprit et du style. En revanche, il est

(1) *Et si on voulait parler de la difficulté d'application du modèle d'enseignement — français notamment — dans nos pays, il y aurait beaucoup à dire sur cette rature systématique de la répétition dans toute l'activité scolaire. Ce barrage est une censure douloureuse pour des esprits qui, par ailleurs (dans toute l'éducation extra-scolaire), sont formés à cet art.*

impératif de développer toute idée jusqu' dans ses moindres recoins — pour être clair. Il faut déplier le raisonnement jusqu'à le rendre transparent ; faire le tour d'un concept pour le cerner — dans tout ce qu'il contient et à l'exclusion du reste — comme un chien hume son territoire et le délimite en urinant sur le pourtour. Il faut déployer la pensée selon un modèle logique qui exige que l'on dise tout, mais que l'on ne revienne jamais sur ce qui a été acquis lors d'une première énonciation (sauf pour suppléer à la défaillance mémorielle du lecteur ou de l'interlocuteur).

Si les modèles archétypaux de cette loi de l'argumentation sont Descartes et Spinoza, tous les autres l'appliquent également. Le seul écrivain occidental échappant, à mon avis, à cette véritable police de l'âme qui exclut la répétition du discours bien fagoté, est J.M.G. Le Clézio — ce qui agace d'ailleurs certains de ses lecteurs. Autrement, la répétition est sottise, oubli fautif, réitération inutile et disgracieuse (sauf pour le refrain poétique qui est, certes, une reprise ; mais est-ce une répétition au sens strict du terme ?).

Tracer, biffer, supprimer, parce qu'on pense que répéter n'ajoute rien. C'est oublier que la discursivité peut être diffuse, que parler ce n'est pas toujours « aller de l'avant » (discussion qui “ avance ” = positive... !). C'est oublier qu'il peut y avoir d'utiles retours, une circularité positive du discours, des redites rentables. C'est oublier que la clarté (du point de vue de l'interlocuteur) peut justement passer par la voie de la répétition. C'est négliger que la clarté ne se confond pas avec l'illumination

soudaine mais qu'il peut y avoir un éclairage progressif, lent même parfois.

La répétition a ses modes : elle se conjugue au singulier, mais aussi au pluriel. A côté de la répétition singulière, il y a la répétition itinérante, celle où la parole se lie en passant d'une bouche à l'autre, comme une matière triturée, une pâte travaillée. Dans les réunions syndicales, partisans, mais aussi familiales, amicales (et c'est là le plus spécifique), deux, trois, quatre locuteurs peuvent reprendre le même discours tandis que les mots s'agglomèrent et que le sens les travaille et les pénètre de plus en plus.

Il ne s'agit jamais de compléter une pensée inachevée, pas plus que de redresser un discours confus où l'essentiel serait perdu dans l'obscurité des détails. C'est une pure joute oratoire où on répète. L'un est l'écho de l'autre. Le second complète le premier.

La répétition peut donc « circuler ». Ce n'est pas forcément le même qui redit, mais la fonction déclamatoire reste la même.

La seule différence, c'est qu'ici la théâtralisation prend l'allure d'une performance. Celui qui n'aura pas été entièrement conquis par le raccourci occidental de la Parole saura apprécier deux orateurs qui se mesurent sur le même sermon, la même oraison, la vindicte identique, la harangue dupliquée.

En fait, l'importance de la fonction répétitive tient à ce que la Parole n'est pas un pur fait d'entendement, ou le simulacre sonore émis par un esprit désincarné et qui s'adresserait à un autre être

spirituel. Le corps : la présence de l'orateur — la voix — le grain — les inflexions — le débit, sont aussi importants que le sens produit. Voilà un des effets positifs d'une société sans écriture : elle n'expulse pas le corps.

En outre, la répétition m'apparaît comme un élément fondamental de la syntaxe d'une langue entièrement orale. Il me semble même qu'elle parvient à assurer une fonction « contradictoire », si j'ose dire.

D'une part, elle structure fortement le discours (comme on vient de le voir), mais elle peut aussi le désagréger. C'est le rôle de la répétition à l'intérieur des mots. Des syllabes répétées qui forment des lambeaux de mots. La langue se disloque à l'intérieur des mots, elle se déstructure. La langue est perturbée, tempêtée, éparpillée en puzzle pour se reformer dans l'espace de la parole individuelle. Là doit se trouver une des sources de la poésie populaire : « AllahM'doul-i-llah, M'doullah, doul-lah, d'llah » dit le saluant ; et la salutation religieuse est broyée dans une parole qui la déconstruit entièrement, la reconsidère et la remodèle.

La répétition est tout cela à la fois : elle est clôture et fracture.

L'âme et le corps

Comme le « parler » n'exclut pas le corps, le discours s'accompagne de toute une mise en scène

(et notamment un théâtre de l'imitation) qui fortifie le récit.

D'ailleurs, tout récit se fait au présent narratif. Une narration qui restitue tout : les interjections, les apostrophes, les onomatopées. L'exclamation et l'onomatopée sont le degré zéro de la manifestation du corps — de sa présence opaque. L'onomatopée est la ponctuation ajoutée par le corps aux signes abstraits de la langue.

Partant de ce degré zéro, on s'élève peu à peu — crescendo — vers une série de mimiques (indépendamment de la voix) qui reproduisent le maintien, les travers, les particularités de celui qu'on cite.

Cela peut être la démarche : le conteur se lève et mime.

Le regard : il s'affuble d'une paire de lunettes imaginaire.

La moue : il prend le masque...

Bref, le récit est une activité du corps, autant qu'un acte de l'entendement.

La voix étant l'être subtil, d'une corporéité fluide, qui assure la médiation entre le corps et l'esprit.

DISPUTE

...

« Et toi ? ! Ton père porte des boubous roses et des chaussures sans chaussettes !

— Qui te l'a dit ?

— Ce n'est pas de la calomnie, je l'ai vu moi-même.

— Et où ça ? J'aimerais bien savoir.

— A “ la Patte d'oie ” (1), j'étais avec ma propre cousine. Il portait un boubou tout rose, des chaussures sans chaussettes — comme toi d'ailleurs. Il était là, la nuit, à se hâter avec sa miche de pain sous le bras, sur ses courtes jambes.

— Tu dénigres mon père ? Si tu veux un scandale ici, tu vas l'avoir tout de suite.

— Je dis la vérité, et si tu peux prouver le

(1) *L'un des quartiers de Dakar.*

contraire, trouve un chien qui passe par là et baptise-le de mon nom. »

LETTRE A SON AÎNÉE

*Chère cousine,
Au seuil du nouvel an crois à mes sincères
vœux de santé, bonheur, prospérité, réussite, longé-
vité.*

Ismaïla

Le texte est explicite : c'est la carte de vœux de mon petit cousin (6 ans). C'est de manière universelle qu'on dicte des textes aux enfants, mais par ce biais épistolaire, on n'inculque pas les mêmes choses. Ici, plutôt qu'une page de journal enfantin, il y a un pur formalisme. L'affection devra se loger ailleurs ; les vœux de nouvel an ne sont pas de l'ordre de l'effusion, ils souscrivent à un usage sérieux, et Ismaïla doit apprendre à devenir grave.

Imaginons : il aurait pu écrire (on aurait pu lui faire écrire) : « Je suis allé me baigner à la piscine de l'hôtel Teranga où tu m'as emmené l'été dernier, mais l'eau est encore un peu froide. Je t'envoie mes vœux les plus sincères. » Ou encore : « Meilleurs vœux. Je t'envoie une carte de Dakar où j'espère te revoir bientôt. J'ai bien profité de mes vacances de fin d'année... » Tranches de vie, babillage auxquels

on habitue les enfants dans les rédactions, les lettres.

Au lieu de cela, il y a un ton hautement protocolaire que l'accumulation pompeuse et redondante « santé, bonheur, prospérité, réussite, longévité » renforce encore. Quelque chose de ces salutations entrecoupées de souhaits. Une sorte de révérence écrite. Y verra-t-on de la naïveté feinte ? C'est le même ton de lettres que j'écris à ma grand-mère. A peine plus descriptives. Il faut vraiment qu'un événement soit important pour que j'en fasse mention au milieu des formules consacrées, des paroles rassurantes et des vœux... pieux. Je me règle sur la même étiquette.

Mais sous cette plume appliquée et maladroite, la préciosité religieuse — j'ai tout lieu de penser — du mot « longévité » a retenu mon attention. Je me demande si pour Ismaïla « longévité » est un mot-papillon (1) sans beaucoup de signification, s'il a demandé ce que cela veut dire et qu'il a compris le sens qu'on lui a expliqué, ou s'il n'a rien demandé, la fierté de me montrer qu'il sait maintenant écrire l'emportant sur toute curiosité. Est-il possible, à 6 ans, de réaliser ce que souhaiter longue vie veut dire ?

(1) « Mots-papillons », c'est ainsi que je désigne les termes que je lisais sans les comprendre dans les livres pendant l'enfance. Je les aimais bien, et je leur donnais un sens (l'esprit ne reste jamais devant un vide, il le comble, c'est bien connu). Par exemple, j'avais donné une nuance éminemment positive au mot « pusillanime », et aujourd'hui encore, j'ai du mal à m'en défaire.

INITIATION

Une fois par an, ils passent de maison en maison, vêtus d'un kaftan et d'un bonnet blanc — garçons que l'Harmattan penche comme l'herbe folle. Ils restent ainsi vêtus jusqu'à ce que leur tenue soit complètement salie, grise et tachée, alors ils s'en dépouillent. Ce sont les circoncis. Après l'opération on leur a remis une miche de pain ; et pendant un temps d'errance initiatrice ils doivent mendier leur nourriture, petits bonzes auxquels chaque ménagère remet une poignée de sucre, de riz ou quelques pastels (1) qu'ils emportent dans une boîte en fer blanc. Des milliers de Samba Diallo (2) qui parcourent le labyrinthe urbain pour recueillir une nourri-

(1) *Beignets salés fourrés de viande ou de poisson.*

(2) *Le héros de « L'Aventure Ambiguë » de Ch. A. Kane.*

ture sacrée au fond d'une boîte de conserve ; aux carrefours de Dakar ils bénissent les automobilistes qui leur font l'aumône. En langue locale, on les appelle les « Tâlibé ».

De ce rituel, je pensais qu'il ne restait plus qu'une extériorité incongrue et séduisante, comme quelque chose qui se perpétue sans rime ni raison — une tradition qui gagnera l'éternité puisque toutes les causes de son possible anéantissement se sont produites sans l'entraîner. J'abandonnai cette pensée comme une erreur, lorsque je vis que la prière, qui revient cinq fois par jour, finit, dans cette extrême régularité, par vaincre tous les doutes et fortifie la croyance ; quand, en somme, je découvris que c'est toujours l'intérieur qui « se règle sur l'extérieur », si la pratique extérieure est suffisamment contraignante. Parvenue à ce point, j'avais une idée plus juste que la première, mais j'ignorais encore de quels bouleversements concrets s'entourait ce passage symbolique. Il fallait bien qu'en ce domaine, comme dans tous les autres, l'enfance protège ses jardins secrets ignorés des adultes — sauf de ceux qui ne sont pas frappés d'amnésie.

Momar Dia, homme traditionnel et informaticien, suivait des yeux, comme moi, les Tâlibé jusqu'à ce qu'ils disparaissent à un tournant, derrière une dune ou une maison. Il les regardait s'éloigner avec la même insistance, toujours, mais visiblement il avait le savoir en plus, au moins un pressentiment du jardin secret. Une fois, en les observant se chamailler leur butin, passé le coin de la rue, il n'a pu réprimer un éclat de rire — un éclat tout à fait disproportionné avec le spectacle que

cette petite horde piaillante offrait. Il a donc senti la nécessité de s'expliquer et quand, sous l'arbre à thé (1), il n'est plus resté que des esprits libres pour l'écouter, il a dit quel souvenir il gardait de sa circoncision, il a expliqué comment une initiation en cachait une autre, plus joviale et païenne.

Momar, à douze ans, avec une robe blanche et un bonnet de « vilain » médiéval, ne porte pas encore de lunettes mais il aime déjà Fatou Diallo, sa future épouse. A l'heure de la sieste, il compare avec ceux du quartier le résultat de son opération. Ils sont tous cachés derrière le gymnase, avant le match de football, le ventre à l'air et le bonnet sur la tête. Les filles les surprennent. Rires étouffés et quolibets. Elles veulent voir aussi. D'accord. Mais il n'y a rien pour rien et les filles devront montrer leur nombril.

Et c'est dès cette époque que Momar a su que Fatou, la petite gazelle rétive, la femme de sa vie, avait un nombril en trompette, un nombril insolent et peu commun.

(1) « L'arbre à thé » se trouve Avenue Bourguiba à Dakar. Il est devant la maison qui sert de point de ralliement à quelques amis exilés qui se retrouvent là-bas tous les deux ou trois ans, et viennent de partout, de Paris, de Londres, de New York. Les années fastes, nous passons 15 jours sous l'arbre, à faire du thé tous les après-midi. C'est un quartier général et un arbre à palabres où se sont réglés beaucoup de conflits politiques et de querelles d'amoureux. Le maître des lieux, père d'un des palabreurs, a fini par le baptiser « l'arbre à thé ».

LE LIVRE-OBJET

Avant de se définir d'une quelconque autre façon, le livre est un objet ; un objet qui ouvre la voie au fétichisme le plus aigu, le plus exacerbé.

Il n'est qu'à observer le rapport maniaque ou obsessionnel de tout intellectuel à sa bibliothèque. Dans l'ordre qui règne sous le désordre apparent, le rapport aux livres — au livre — est toujours soumis à un rituel très individualisé, c'est tout ce soin avec lequel on manipule le « livre-objet » : ne pas le corner, ne pas briser la tranche, ne pas tourner les pages en bas, etc... Les interdits sont multiples, et d'autant plus forts qu'ils sont, pour certains, parfaitement saugrenus et totalement infondés.

Ainsi, pour ce qui me concerne, j'entretiens un rapport tout à fait intime (de confiance et de sensualité) avec les livres de ma bibliothèque. Les notes que je prends au crayon, en marge du texte,

participent à la fois du dialogue avec l'auteur et du mécanisme d'appropriation de l'œuvre.

J'ai acquis, au fil du temps, tout un tas de manies « esthétiques » dont je ne cherche pas du tout à me départir : mise au point d'un système d'abréviations permettant d'écrire dans l'espace restreint de la marge ou du blanc-inter-paragraphe, utilisation de crayons à la pointe plus ou moins douce, selon la nature du papier qui sert de support à ces pensées complémentaires au texte qui les a suscitées. Quand ce bavardage est plus long, j'ai toute une collection de petits cahiers d'écolier (achetés au cours de mes voyages) sur lesquels je note, dans un pur mouvement d'écriture automatique.

Cette intimité et ce rapport confidentiel au livre expliquent le malaise que je ressens à chaque fois qu'on s'approche de ma bibliothèque pour y cueillir un volume au hasard et le parcourir d'un regard distrait.

Relation suivie qui m'a souvent permis de retrouver avec émotion des annotations naïves et passionnées — adolescentes — me permettant de prendre la mesure de mon itinéraire intellectuel. Il arrive aussi, quelquefois, que je sois surprise par une vigueur propre à cette naïveté, et dont je ne peux qu'avoir la nostalgie — car il est évident qu'elle est à jamais perdue.

Lors de mon dernier séjour à Louga, je me suis demandé quelle pourrait bien être la représentation et la place du livre dans une civilisation qui fut

longtemps sans écriture (1), et dont les individus, alphabétisés pour la plupart, n'utilisent la lecture que lorsque la nécessité les y pousse.

La bande dessinée y est reine : alliant un texte à une image éminemment allégorique, elle raconte des histoires qui prolongent celles du cinéma et de la télévision locale. Elle circule partout, passe de main en main, et s'échange dans les kiosques qui se trouvent aux carrefours importants de la ville — avec le journal, les cigarettes, le chewing-gum, les cacahuètes et les lames de rasoir.

En fait, fort peu de maisons sont pourvues de bibliothèques. Généralement, dans le coin d'un placard, ou sur une petite étagère, les enfants ont leurs livres de classe. Seuls quelques savants ont des bibliothèques dont l'immensité et la richesse vous coupent le souffle. Le livre, c'est donc le fait des enfants ou des savants. Il n'y a rien qui vienne meubler le *no man's land* gigantesque entre l'étagère minuscule et scolaire, et la bibliothèque stupéfiante. Beaucoup d'universitaires ont les livres qui correspondent au temps de leurs études : à leur bureau, quelques rayonnages qui n'augmentent pas avec le temps, sinon lorsqu'ils doivent « actualiser » leurs connaissances.

C'est chez les grands personnages religieux (les marabouts) qu'il m'a été donné de découvrir les plus belles bibliothèques. L'une d'entre elles soutenait même la comparaison avec ce trésor qu'est la

(1) *L'Islam a apporté l'Écrit dans le Sahel, mais l'enseignement du Livre Saint n'a pas entraîné ce qu'on pourrait appeler une « alphabétisation » avec tout ce que cela comporte.*

bibliothèque de Laurent de Médicis — je n'exagère pas.

Il n'a pas fallu moins de cinq visites à El Hadj Konté Sy pour jouir du privilège d'être introduite dans sa prodigieuse bibliothèque. Dans une maison qui cache sa splendeur derrière un haut mur en béton lépreux, on pénètre — au fur et à mesure qu'on se rapproche du cœur de la demeure — dans des pièces de plus en plus fastueuses. Ma visite initiale m'avait cantonnée au premier salon — une petite pièce sobre, meublée en rotin, où est reçu le tout-venant. Mais au bout de la troisième visite, aiguillonné par les discussions théologiques que nous avions, désireux de me convertir, le géant lettré m'avait conduite avec l'un de ses élèves dans une salle de prière et de méditation où j'avais dû écouter la psalmodie des 99 noms d'Allah et leur traduction. Cette cellule aveugle était entièrement recouverte de tapis précieux — jusqu'en haut des murs — et les sièges sur lesquels nous étions assis étaient encore des couches superposées de tapis de laine et de soie. J'étais repartie avec un luxueux fascicule intitulé « Ne te laisse pas tromper par ton propre esprit », des extraits de la Gnose islamique à usage des libres penseurs, qu'il avait réunis et que je devais lire pour la prochaine fois...

Les discussions étaient étonnantes, car je découvrais peu à peu que ce que j'avais pu prendre pour des traits psychologiques, des manifestations du caractère de El Hadj Konté Sy étaient en réalité la conduite d'un homme d'une autre époque, d'un féodal, d'un homme qui avait une autre conception du pouvoir que celle qui a cours aujourd'hui et qui,

par conséquent, avait une autre conception de la discussion. Je finis par comprendre, par exemple, que ce n'était pas lorsqu'il se trouvait à bout d'arguments qu'il se réfugiait derrière l'autorité qu'il représente, mais que cette autorité était elle-même un argument — opinion qui se doublait vraisemblablement de l'idée qu'il faut savoir inspirer la crainte. Loin de l'autoritarisme névrotique : c'était l'art machiavélique que déployait cet homme anté-démocratique.

A ma quatrième visite, il me fit regarder d'une fenêtre du premier étage le haras qui était enclos dans une des dépendances de cette immense maison dissimulée derrière la muraille lépreuse. Je pus observer pendant quelques instants le dressage d'un pur-sang arabe qu'un jeune homme contraignait avec une badine de bois vert. Car il faut dire que ce personnage avait également une attitude étonnante à l'égard de sa fortune. Refusant l'étalage grossier, il trouvait cependant que c'était une bonne chose de la laisser deviner par des dévoilements modulés de ce qu'il possédait ; c'était comme si cette fortune était une garantie de sérieux — une assurance qu'il était non seulement à la recherche de la vérité, mais qu'il en avait trouvé le chemin... et qu'il fallait l'y suivre (en l'occurrence opérer une conversion).

Enfin, à la cinquième visite, après que je lui eus — sur sa demande — commenté « L'Entretien avec Monsieur de Saci », il me conduisit à sa bibliothèque. Une bibliothèque qui est en même temps une sorte de cabinet de curiosités et un lieu sacré. Une pièce tout en longueur au lourd mobilier espagnol où il conserve des reliques comme la tunique de

prière de son père, qui est protégée derrière une vitrine. Un mur entier est recouvert de photographies toutes serties de cadres en argent travaillé : ses différents voyages à La Mecque (curieux, cela), ses enfants — et les portraits que lui ont donnés ses nombreux fidèles et ses nombreux élèves. Sous une autre vitrine une collection de timbales en vermeil. Sur une commode ventrue trois énormes samovars. Sur une table quelques dizaines d'avions téléguidables (il en a continué la collection lorsque son fils est devenu trop grand pour s'y intéresser). Et partout des livres, des quantités de livres. Dix immenses meubles bibliothèques sont remplis de forts volumes reliés tous dans la même peau, la tranche ornée de la même dorure foncée. Une grande quantité de livres sont en attente pour aller chez le relieur afin de s'inscrire dans la série des autres. Fidélité à une tradition qui remonte à très loin, que l'on trouve de l'Orient au Sahel, et qui est l'expression quintessenciée du livre-objet. Tradition qui veut que le savoir soit une institution signalée de l'extérieur, que la richesse et le sérieux du dehors soit le signifiant de la profondeur ou de l'intérêt du contenu.

Timidement, je regarde d'abord les volumes en attente de leur habillement. Un peu de tout. Beaucoup de textes en arabe : différentes éditions du Coran — des éditions plus ou moins enluminées, des ouvrages d'exégèse, de philosophie, de droit. Des romans, des livres de science politique, et quelques-uns d'économie. Pour ce que je peux juger, il y a du bon, du moins bon et du très mauvais. Mais peu importe à El Hadj Sy. Le but (sorte d'utopie de la connaissance), l'idéal de référé-

rence, étant la possession de tout le savoir, il n'opère pas de discrimination. Un livre est un livre. Jamais méprisable. Jamais à jeter ni à mettre au pilon. Ce qui est imprimé est d'emblée respectable, ce qui tombe entre ses mains sera relié. Je comprends que pour El Hadj l'éclectisme est le chemin qui mène à l'universalisme.

Mais que fait-il donc des quelques centaines de livres en français qu'il possède ? Lui qui a suivi la voie coranique, s'il parle le français, il le lit très péniblement. L'un de ses élèves lui en fait la lecture — et la traduction des passages ardu. Si l'élève connaît l'auteur, il doit parfois assurer le commentaire, comme nous l'avons fait tout à l'heure. El Hadj a le privilège des vieilles dames du siècle dernier, en Europe. Plaisir éthéré de la lecture où l'effort de déchiffrer est laissé à un exécutant. Il me dit que le grand avantage de ce dédoublement de la fonction studieuse, c'est de développer une mémoire très sûre, une mémoire presque immatérielle, débarrassée des scories et des impuretés de la mémoire visuelle. Je pense de mon côté au plaisir qu'il doit y avoir à s'approprier un si bel objet par l'intermédiaire de la voix d'un disciple.

ESQUISSE D'UNE THÉORIE DU REGARD

Regard baissé par discrétion, par réserve, par politesse. Toute une timidité acquise et développée. Seuls les chefs et les « vieux » plantent leurs yeux sur vous. Évidence de l'autorité. Manifestation terrible (et quelquefois terrifiante) de leur pouvoir.

Le regard baissé s'inscrit dans le code d'une bienséance qui ménage la curiosité. Ce regard qui tombe sur le sol à 45 degrés est combiné à une observation à la dérobée — coups d'œil furtifs qui peuvent quêter une foule de choses :

— où en est ce « vieux » qui me fixe, dans son jugement sur moi ?

— détailler, mais sans l'offenser, l'objet de l'admiration passagère (ne pas outrager cette belle femme qui passe)

— observation minutieuse, et par à-coups, de celui qui se singularise malgré lui.

Et toute la gamme des appréciations ondulatoires d'une présence. Vérifications multiples et discrètes, répétées et entrecoupées, que ce qu'on a cru voir dans une première œillade est effectif.

Selon cette bienséance, le contact épidermique est permis, la scrutation non. Les enfants se laissent tenir longuement et palper, sans lever les yeux. Ils regardent la main affectueuse et flatteuse, c'est elle qui les captive. Présence du corps, étreintes prolongées et fréquentes sans que rien ne glisse vers une sensualité hors de mise (1).

Ce code du regard oblique développe un sens de l'observation sans égal. Non pas l'habitude de guetter mais une faculté supplémentaire, la perception s'affinant à l'extrême lorsqu'on n'est pas absorbé dans un regard en miroir. Les yeux dans les yeux, on voit à travers l'autre, on le transperce. Tandis que lorsqu'on ne s'épuise pas à affronter un autre regard, on est plus attentif aux gestes, aux impulsions, au moindre frémissement de celui qui parle ou qui se tait — à ses signes de nervosité — à ses réactions — à ses rétractions — à son rayonnement aussi bien — à son langage, à la qualité de son silence. La perception s'aiguise jusqu'à discerner toutes les palpitations, les vibrations et le lent étalement de leur dissipation — la montée des sentiments comme une condensation variable et capricieuse — son évanouissement aussi — les brusques renversements des émotions qui accompagnent la conversation et les autres modes de la

(1) *L'obscénité, c'est le regard et non l'attouchement.*

communication. Perception des connivences et des ruptures, pressentiment des failles et des précipices. Peut-être même tous les mouvements d'expansion et de contraction de la volition, du consentement et du refus.

Il y a également toute une géométrie de lignes invisibles qui supportent le regard baissé. Ce point fixé au sol est en vérité l'angle de convergence de ces deux interlocuteurs assis côte à côte sur le même muret. Le reflet d'une vitre ou l'eau d'une bassine offrent parfois un angle de réfraction intéressant pour celui qui vous y voit partiellement comme un détail prélevé dans un tableau.

Au fil des ans, avec l'âge, le regard se redresse peu à peu, l'expérience accumulée compensant le rétrécissement du champ d'observation qui se produit inéluctablement quand on ne voit plus qu'un visage.

LIBRE-ARBITRE

Déclarations fréquentes : « J'ai changé ma vie », « Je m'interdis d'y penser » — à tout ce qui me dérange, à la difficulté de concevoir l'existence divine, à celle que j'aime en secret, à l'immoralité de mon prétendu ami, etc. On dirait que littéralement le Surmoi est une substance, « Il faut qu'il change » (l'ivrogne, le fêtard, le coureur, le joueur...).

Les appels à la volonté libre de toute passion, de toute pulsion incontrôlable et indiscernable, sont constants. La morale est omniprésente.

Ici, on croit au libre-arbitre — à l'absolue possibilité de la décision instantanée — au pouvoir illimité de l'individu qui choisit. Mais on se représente ainsi le libre-arbitre : il faut opter dans le bon sens, celui des autres, celui du père, de la mère, du grand frère, des oncles et des sœurs. Le « conseil de

famille » (sorte de tribunal familial et amical qui n'intervient que dans les cas jugés graves) n'est donc pas une force coercitive qui pressure l'individu et le traque, c'est une instance collective qui éclaire le sujet, lequel jugera et décidera tout seul...

La notion (fort mal définissable, il faut le dire) de « pression » qu'une cellule sociale exercerait sur l'Un — Individuel, n'a pas de sens.

« J'ai changé ma vie », cela veut dire « j'ai opéré une brusque révolution que rien ne préparait. » Il n'y a pas à chercher ces fameux signes avant-coureurs et que, comme par hasard, on ne trouve jamais que dans une démarche récurrente. Il n'y a pas de faisceau de raisons explicatives qui dissolvent l'acte révolutionnaire dans un magma incroyable — ni de petites secousses précurseuses qui détruisent l'idée d'un commencement vraiment neuf — d'un « j'efface-tout-et-je-recommence ».

Saï saï (1) et libre, j'ai décidé librement de devenir un saint. Par conséquent, si je ne l'étais pas avant, c'est que je ne le voulais pas, et non pas que je ne le pouvais pas ou que j'en étais empêché.

J'ai décidé de devenir un saint. Et je l'ai fait.

C'est comme si la vie — sa vie — était une chose posée là devant soi, et qu'on modèle, qu'on triture, qu'on prend et qu'on déprend.

(1) *Voyou, avec toute la gamme de nuances que cela suppose.*

DEUIL

L'avion se pose à Ouakam. Je traîne parmi les derniers passagers pour rejoindre le pavillon où ont lieu les formalités. Je sais que l'empressement est inutile, et que les douaniers arrêteront les impatients par leur mauvaise volonté, par leur lenteur à mettre le tampon qui restitue la liberté et ouvre la barrière sur Dakar et tout le pays.

Dakar. C'est à chaque voyage la même impression. Le Tiers-Monde se repère dès ses aéroports. Cela commence en Grèce où chaque atterrissage semble approximatif parce que la piste est un patchwork de bitume grossièrement cousu, chaotique.

Je traîne également parce que je suis triste, infiniment triste. Serine Talla N'Diaye, mon oncle préféré, mon frère aîné, est décédé il y a quinze jours. Ce deuil est la raison de ma venue au

Sénégal. Il aurait été inutile que je tente un voyage précipité pour assister aux obsèques : chez les Musulmans, on enterre le lendemain, parfois le jour même. On a coutume de dire que les morts n'attendent pas. Et puis, les prières du 3^e et du 40^e jour ont même valeur que celles de la cérémonie.

Je vais donc attendre le 40^e jour. Je passerai quelque temps à Dakar, dans la maison du défunt, avant de me rendre à Saint-Louis, berceau de la famille, où Talla est enterré, ainsi que mon grand-père, mon arrière-grand-mère, là où je souhaiterais que l'on se recueille sur ma dépouille future.

Le plus jeune de mes oncles m'attend à l'aéroport. Nous sommes presque jumeaux, et censés nous comprendre. Il a pour mission de m'accueillir et de m'apaiser. Il a les yeux fatigués, et il a maigri. Sa situation de cadet lui vaut beaucoup d'obligations vis-à-vis de tout le monde. Je ne lui demande rien, bien que je sache qu'on m'a masqué bien des choses au téléphone.

Il m'amène directement à la maison, celle de Talla, la sienne, la mienne aussi. Pendant le trajet on ne parle pas de l'essentiel. On ne parle que de choses décentes, les plus banales : mon voyage, la santé de ceux qui pourraient en manquer, la situation de ceux qui pourraient nous créer du souci.

Après avoir rejoint la ville, et traversé la Médina, on arrive. Les travaux d'agrandissement et de rénovation sont arrêtés en raison du deuil récent. Les voisins des cours environnantes ont décidé, d'un commun accord, de faire taire les appareils à musique, par sympathie pour la famille.

J'entre. L'aura de Serine Talla n'est déjà plus là. Maintenant, c'est une maison de femmes. La plupart d'entre elles sont âgées. Elles se reposent de la vie, et du reste, sur des nattes et toutes sortes de lits improvisés. Dans chaque pièce, il y a au moins deux grand-mères qui parlent doucement, se taisent ou bien sont occupées à de petites tâches ménagères que l'on peut effectuer assise. Elles sont venues de partout, de Thiès, de Kaolakh, de Djourbel, de Tambacounda, pour assister les veuves, en réalité, il faut accueillir tout ce monde et ne pas s'en plaindre.

Je suis passée par en haut, par la terrasse d'été ; de là, j'ai un point de vue central, je vois presque toutes les pièces ; je sais aussi que Mam'Naffy s'y tient généralement jusqu'au coucher du soleil.

Ma grand-mère a-t-elle pleuré en public la mort de son fils ?

Je ne peux pas le savoir, car elle semble n'avoir pas bougé du banc de pierre d'où elle m'a fait signe « au revoir » la dernière fois que je l'ai vue. Elle avait d'ailleurs murmuré « Inch'Allah » en réponse à ma dernière salutation. Son visage a la même sévérité tranquille que je lui ai toujours connue ; j'y retrouve les deux sillons qui partent des ailes du nez, les mêmes que le temps commence à creuser sous mes joues aussi.

Je ne pourrai pas avoir l'impudence d'interroger d'autres personnes sur son chagrin, sur ses manifestations.

On dirait que ma douleur tombe comme un fardeau à ses pieds, un fardeau que je serais venue

déposer devant la porte, sachant que je ne pourrais l'abandonner nulle part ailleurs.

« C'est Dieu qui l'avait fait, c'est Dieu qui l'a repris » me dit-elle. J'acquiesce sans oser demander « Pourquoi maintenant ? ». Ma grand-mère sait que je retiens cette question, c'est la raison pour laquelle elle me dit « merci » avant même que je ne lui ai fait mes condoléances. Il n'en reste pas moins que pour moi cet accident demeurera quelque chose de tragique qui aurait pu ne pas se produire. Mais je comprends que le *fatum mahometum* est un effort colossal, un immense effort pour réduire le hiatus intolérable et impensable entre le contingent et le nécessaire. Le meilleur des fils n'est plus, et en quelques jours l'insupportable est converti en nécessité, par tout le monde, par sa propre mère.

Dans l'autre chambre, il y a ma tante, la femme du défunt. Elle n'est plus que la mère des enfants de Serine Talla. Cela se voit, elle me le dit. Les miroirs sont cachés, et Daba est enfouie sous de multiples voiles qui masquent sa beauté. Elle me salue, me remercie. Je la salue. Nous recommençons. Elle m'annonce que son deuil sera de quatre mois et dix jours, le temps le plus long. Nous parlons des enfants, de leur séjour linguistique maintenant compromis — et le petit garçon me tire les cheveux et les oreilles parce que j'ai du mal à lui dire combien de temps encore son père va rester dans le pays d'où je viens.

Voilà. Je n'ai plus rien à dire, mon rôle n'est pas de jouer les pleureuses ; je n'ai pas à parler de mon affection pour mon oncle, ni de sa réciprocité. Tout

le monde le sait et, ici, on n'aime pas les paroles inutiles. Je vais installer mes affaires. D'avance, je suis gênée parce que je devine qu'on m'a réservé une chambre seule — par respect pour mes habitudes supposées — alors qu'il y a tellement de monde en ce moment. Après, j'irai trier des photos et, durant ces quelques jours, je remplacerai mon oncle auprès des enfants pour les questions scolaires. Il faut qu'ils sentent que l'autorité dans ce domaine ne s'est pas anéantie.

C'est un peu la débâcle. Tout ce que Serine Talla aurait interdit se fait à présent. Les enfants mangent des fruits verts, les voisins envahissent parfois la maison et certains inconnus sont insolents. Mam'Naffy regarde tout cela de biais ; quand les choses vont trop loin, elle se retranche sur la terrasse extérieure. Ce n'est plus à elle de faire régner l'ordre ; elle aurait encore l'énergie pour, mais elle a décidé qu'elle est trop âgée.

Enfin, le matin arrive où l'on m'annonce que je vais à Saint-Louis. On a bien compris que mon travail de deuil passe par le recueillement sur la tombe de mon oncle, on l'a compris bien que ce ne soit pas la coutume. C'est encore mon « petit oncle », Nouramour, qui m'accompagne. Le voyage est long, la route est dangereuse. On la fait en guettant le danger qui peut surgir de partout, du fossé d'où sortent les enfants qui jouent, d'en face où les camions déginglués peuvent se précipiter sur vous.

Arrivés là-bas, nous rendons plusieurs visites avant d'arriver au cimetière. A chaque halte nous buvons de la limonade très sucrée et glacée rappor-

tée de chez « le Maure » (1) du quartier par un enfant qui l'a payée avec une menue monnaie frappée d'une gazelle gracieuse et frêle, de petites pièces jaunes très ouvragées. Dans chacune de ces demeures, nous acceptons les mêmes politesses, nous répondons aux mêmes questions de la même manière. Au bout d'un moment, nous sommes gagnés par une patience sans limite — non pas la résignation, mais une patience d'artistes au travail — une belle patience toute positive qu'on a envie de cultiver. C'est comme une sorte de libre-vouloir né dans la répétition de ce formalisme pur, éthéré, et qui ne fixe plus de barrière à l'obligation sociale.

Puis, au moment où les visites pourraient se succéder sans fin, jusqu'à l'éternité, on va au cimetière. Il est situé au bord de la mer. Les tombes sont des pyramides de sable. Parfois, il y a de petites enceintes en ciment dont l'unique fonction se réduit à marquer l'endroit.

Maintenant, je suis devant la tombe de Serine Talla et là, je ne peux retenir les larmes qui me montent aux yeux. Nouramour se trompe sur la raison de mes pleurs et il m'explique que, d'après sa religion, l'homme qui est sous le sable « est bien là où il se trouve », que c'était son destin et que son âme survit dans un Paradis de miel et d'encens.

Non. Je pleure parce que j'ai peur que la petite pyramide de sable ne soit effacée par le vent qui vient de la mer. Déjà, il n'en reste presque plus

(1) *Les boutiquiers de quartier sont généralement originaires de la Mauritanie ; si bien que le terme « Maure » est quasiment devenu synonyme de « boutiquier ».*

rien. J'ai l'impression que dans quelques heures tout aura disparu.

Pour moi, qui ne crois pas à la survie de l'âme, il faut absolument que ce parent que j'aimais tant ait un monument éternel. Alors Nouramour m'explique que devant Dieu nous sommes tous égaux ; c'est pourquoi il n'y a pas de monuments plus beaux les uns que les autres, simplement de petits monticules de sable, les mêmes pour tous.

J'admets. Cependant, je reviens à mon angoisse, la tombe de Serine Talla s'effacera bientôt.

Alors il se retourne et d'un geste ample me désigne la tombe de mon arrière-grand-mère, Rokhaya Cissé, décédée il y a plus de 20 ans ; elle est toujours là. Il m'explique : un « pousseur de sable » vient, soir et matin, remodeler toutes les tombes.

LES REBUTS DE L'OCCIDENT

Intérieur

Un peu de romantisme passéiste — tout de même...

Je médite sombrement sur la laideur urbaine, parce qu'on expédie là-bas, dans cet « ailleurs » qui est aussi (douloureusement, cette fois) « chez moi », tous les rebuts de l'Occident.

Déjà, dans l'univers domestique, il se produit une association malheureuse des catégories traditionnelles (pratiques et esthétiques) et des ustensiles et objets industriels qui bousculent toutes les fonctions et soulignent la pénurie générale.

Je pense qu'en un temps lointain, on avait dans les intérieurs de beaux coffres — ouvragés peut-être — dans lesquels on enfermait les couvertures bro-

dées, le linge odorant, les pagnes propres. Où sont passés les coffres ?

En tout cas, aujourd'hui, ils sont remplacés par des valises en skaï rigide entassées dans les chambres — triste empilement qui donne à nos familles l'allure d'un peuple en exode, d'immigrés perpétuels ; qui donne à nos maisons l'air de campements provisoires. Halte momentanée, repos transitoire dans on ne sait quelle fuite.

Les maisons sont également envahies par les « mousses ». Les « mousses », ce sont les grandes plaques de matière synthétique qui servent de matelas. Ce caoutchouc est malsain, mais il est peu cher, maniable, léger. C'est pourquoi les « mousses » ont remplacé les sofas, les nattes, les coussins sur lesquels on se délassait, on siestait, on discutait dans une civilisation où l'on ne martyrise pas le corps pour faire fonctionner l'esprit.

Dans la société woloff, comme chez les Anciens méditerranéens, on se déchausse et on s'allonge pour méditer sur Dieu et sa grandeur, l'homme et ses misères, pour parler de la politique, des amis, des affaires (1).

Déjà, il y a cela : la fin d'un monde et l'émergence turbulente d'un autre. C'est irrémédiable,

(1) *Le divan a son histoire. Avant de servir à l'association libre d'idées venues des profondeurs de l'inconscient, il a d'abord été utilisé pour aider l'enchaînement des pensées conscientes ; avant d'être le lieu de l'imaginaire, il a d'abord été le lieu où la raison accouchait de ses productions, où la « doxa » ordonnait le cours tumultueux des choses par ses opinions tranchantes.*

mais on ne peut s'empêcher d'être romantique et d'avoir un sanglot devant l'anéantissement de ce qui a été et se meurt inéluctablement et doucement, comme une lente agonie qu'on ne peut même pas abréger.

Déjà, il y a cela, les normes domestiques, les catégories esthétiques qui, pour certaines, perdurent sans pouvoir se loger dans celles de l'Occident, ni les chambarder.

Mais il y a autre chose : c'est l'expédition vers le Tiers-Monde de tous les rebuts dont l'Europe et les États-Unis se débarrassent. Tiers-Monde, poubelle des pays riches. A nous les films de quatrième catégorie dans des cinémas qui s'appellent « le Petit Paris », le « Palace », « l'ABC » ; à nous les librairies affligeantes où l'on ne trouve — pour fort cher — que les romans qui véhiculent l'idéologie la plus iconoclaste, les dictionnaires simplistes et... « les livres du programme ».

A nous les effroyables bibelots qui s'entassent dans des vitrines épouvantables, elles aussi. Dans le Sahel (et l'on doit cela à l'esthétique islamique) la décoration est accumulative. Le bien-être familial est lié à l'entassement, à la profusion. Une belle maison est une maison où l'on trouve de tout et en surnombre. Le contraire de la sobriété fonctionnaliste. Mais aujourd'hui, dans des buffets laqués façon acajou (1), on ne trouve que des bibelots

(1) Voilà un des effets secondaires du pillage du Tiers-Monde. L'acajou est exporté et l'on trouve sur le continent du faux partout, fabriqué en Europe, importé par on ne sait quelles voies.

horrifiques. Amoncellement d'objets manufacturés les plus grossiers qui tentent hideusement de copier le ciselage artisanal, le polissage de la main, de raccourcir le temps du travail humain : statuettes monstrueuses, vases bicornus, faux étains, faux cuivres, bazar incroyable, rococo folklorique.

Il se développe en Afrique une classe de nouveaux riches — exploiters et réactionnaires (a-t-on raison de nommer cette engeance « bourgeoisie comprador » ?). Ce sont tous ceux qui n'ont pas fait l'indépendance et à qui elle a profité. Ils sont l'équivalent de ceux qui, dans l'Europe du ^{xvii}^e siècle, mettaient les fleurs en en-bas à leurs vêtements. Ou si on préfère une comparaison plus proche, ils ressemblent à ces rois de la drogue que Ch. Himes décrit de manière succulente dans ses romans. Ils prêchent le nationalisme comme on dit une messe à laquelle on ne croit pas. Ils font leurs courses à Paris et vitupèrent pour que le développement succède, comme par magie, au sous-développement sans lequel, pourtant, ils n'auraient pas bâti leurs infâmes fortunes ; et sous leurs cheveux décrêpés leurs bouches articulent rituellement le mot « authenticité ». Ils ont le mauvais goût des classes nouvelles qui, n'ayant aucune référence, aucune histoire, tentent malencontreusement de copier ceux qu'ils détrônent. Leur ridicule est le seul prix qu'ils paient toutes leurs vilenies. C'est peu.

Dans leur étalage, ils contaminent le bon peuple, auquel ils offrent forcément le modèle de la réussite achevée. La réplique populaire et désargentée de ce mauvais goût n'est pas, elle, ridicule mais poignante.

Publicité manquée

Ce qu'on appelle communément les « jus » (jus de fruits et tous ses ersatz et imitations) constituent un phénomène fort proche de celui de « Coca-Cola » ; les implications en sont au moins à la hauteur.

Ce qui m'intéresse ici, c'est la publicité qui se développe à partir d'une telle industrie. D'abord, on a l'impression que la publicité en Afrique (entre les mains de quelques maffiosis incompetents) se donne moins pour finalité de lancer un produit que de refléter la place que celui-ci occupe déjà sur le marché. Cela tient sans doute au fait que, dans bien des domaines, la concurrence n'existe pas, et que les entreprises se flattent plutôt elles-mêmes en vantant par de faibles moyens une marchandise qui n'a nul besoin de promotion.

Ce retournement de la fonction publicitaire entraîne toute une dégradation des procédés habituellement mis en œuvre (1).

(1) Alors que la publicité artisanale des petits métiers (coiffeurs, tailleurs, buvettes, herboristeries, « dibiteries », etc.) redouble d'inventivité en raison d'une concurrence féroce, jusqu'à produire, parfois, de véritables chef-d'œuvre, la publicité « industrielle » est d'une indigence atterrante, la plupart du temps.

L'exemple que j'ai retenu m'a accrochée parce qu'il s'agit de deux affiches qui se font écho, et qui, par cet effet de miroir, sont d'une limpidité extraordinaire. Les deux panneaux sont dos à dos, sur l'autoroute de Bandjul (1) : on en voit une quand on sort (celle du Levant), et l'autre quand on entre (celle du Couchant).

Dans ces images (car ce sont des images au sens enfantin du terme) il y a une sorte de naïveté incontrôlée du dessin. Ce n'est pas encore de l'art, et ce n'est déjà plus de « l'Art Brut », il y a trop de sophistication et de stylisation publicitaire pour cela — pas assez toutefois pour promouvoir l'affiche au rang d'une chose esthétiquement acceptable (2).

Dans les deux cas, la mise en scène est *présente* (omni-*présente* parce que maladroite). Une bouteille est penchée de façon « apprêtée », mais elle n'évoque aucun geste ; le liquide est un aplat sans mouvement — rien qui suggère la source de vie... Les images copient le graphisme traditionnel sans y parvenir (vaine tentative ou imitation inconsciente et ratée ?). Superposition maladroite (et non pas naïve) de plans différents. Au premier plan, le verre surgit du sol comme un objet insolite dans un contexte qui n'est pourtant pas surréaliste, gobelet

(1) *Capitale de la Gambie.*

... A l'intérieur de presque toutes les capitales africaines, une autoroute de quelques kilomètres mène à l'aéroport. Toutes ces « autoroutes » sont conçues sur le même modèle.

(2) Or, le but de toute publicité, c'est de sortir de sa catégorie, de subvertir la nomenclature et d'entrer de plain-pied dans l'art.

à usages multiples (verre à mesurer, verre à dents ?).

L'accumulation des poncifs n'est pas assez surdéterminée pour être esthétique (baroque ou kitch par exemple) : le soleil, le sable, les palmiers, le baobab. Le résultat laisse une impression d'irréalité qui n'est pourtant pas l'effet recherché.

Sur la première image, un parasol abrite un néant ridicule. Seul le bleu infini de la mer pourrait écartier (dissoudre) ce malaise ; or la scène paraît plutôt campée en plein désert. Le soleil, quant à lui, est trop ou pas assez stylisé : avec ses nombreux rayons pointus, il semble piquer plus que susciter l'idée de chaleur associée à celle de la soif.

Sur la deuxième publicité, la série des bouteilles suffit à engendrer l'ennui — semer la monotonie dans le paysage — mais cette série ne suffit pas à évoquer l'infinie variété de ces « jus ».

Le tout laisse une impression d'inachèvement. On se sent catapulté 30 ou 40 ans en arrière dans l'art publicitaire.

La plupart des publicités sont de cette nature : l'indigence de la mise en scène soulignant fortement la pénurie générale. La publicité pour les compagnies aériennes est le plus souvent parfaitement anachronique : sur les pages glacées des magazines, sous des projecteurs excessifs, des équipages engoncés dans leurs uniformes, grimés à outrance, vous invitent à des voyages périmés. Celles pour les chaussures vous donnent envie d'aller nu-pieds. Celles pour les shampooings et les pommades transforment en trois secondes la coquetterie en un pénible souci. Au cinéma, quand le son vient

doubler le tableau, il est en général d'une sottise impérative et hurlante, braillante, insupportable.

Vous vous retrouvez sommé d'aller dîner dans tel restaurant néontisé et glacial, d'aller attraper un rhume (si ce n'est déjà fait) dans un monoprix monocorde et prohibitif, de vous nipper dans telle boutique qui étale les rossignols d'il y a plusieurs années... Dans tout cela on se demande bien ce qui est visé. Aucun scintillement. Aucune énigme. Aucune légèreté. Pas le moindre clin d'œil. Que du bruit et des images plates et bleutées. Le patron du restaurant, la propriétaire de la boutique, décrivent leurs « services » avec âpreté ou arrogance, parfois les deux. Et ils arguent sans s'apercevoir qu'il faut déployer du charme pour contraindre à venir voir... à acheter. Qu'il y faut de l'insinuation et de la ruse, qu'il faut développer et enrober le désir avant même de le susciter.

Et pourtant, le modèle de la verve et du graphisme publicitaire... endogènes est tout près. Un peu plus loin de l'artère centrale où se trouve le cinéma. Il est dans la calligraphie et le boniment des bijoutiers, des herboristes, des coiffeurs, des tailleurs qui ont mis au point un style inégalable d'icônes illustrées que la concurrence féroce de ce petit monde exacerbe tous les jours. Ce médecin est aussi un coiffeur qui taillera l'abondante toison qu'il aura au préalable fait repousser sur un crâne chauve... si vous lui faites confiance, bien sûr. Ce tailleur est « un ingénieur expert en blouson ». Cette autre couturière est non seulement « major », mais aussi « cent pour cent » ; confiez-lui votre beauté !

Ils savent aussi faire scintiller le lointain exotique et manipuler les noms de villes ou de pays qui ont un effet magique : combien de guérisseurs ou d'herboristes ont ramené leur science de l'Indoustani, de Chine ou de Mongolie. Art publicitaire total où une cause menue produit un effet incalculable, où le Paradis s'exhale d'un flacon, où la simplicité du moyen est la garantie du succès, où l'acheteur potentiel est flatté comme un héros probable. Mais aucun industriel n'ira puiser là la matière d'une séquence publicitaire. Il y a simplement une coexistence froide, muette et improductive.

S'avancer masqué

C'est cette recherche du sens pur, énorme, exotique, qui a poussé le colon, le missionnaire, mais aussi l'artiste européen à « concentrer » l'art nègre dans l'art des masques.

Art nègre ? Sculptures, masques et statuettes. Vision répandue, tenace, résistante et pourtant fort éloignée de la réalité : seul un petit nombre d'ethnies fait de la sculpture ; quant aux masques, il n'y aurait qu'une centaine d'ethnies pour les avoir façonnés dans le passé.

C'est que le masque bariolé ou stylisé résume l'idée d'un art typiquement nègre et immédiatement reconnaissable — véritable topique pour l'esprit, la perception saisit tout de suite et globalement

« l'ailleurs » — idée d'une Afrique magico-religieuse, avec l'arrière pensée d'un Carnaval perpétuel (1), d'une fête primitive permanente (2).

Le nègre fabricant de masques ne s'avance pas masqué, il porte au contraire son emblème. Signe culturel d'une lecture aisée, simple, franche, le masque installe, avec l'Occident, un écart maximum qui est une véritable réjouissance pour la représentation exotique. Une telle réduction inconsciente élimine toute ambiguïté. Devant le masque Bambara qui soutient la prière du faiseur de pluie, il n'y a aucune familiarité possible (3). C'est du tout-à-fait autre.

Ce masque est fait pour entrer dans la collection (Cabinet de l'altérité), il est fait aussi, plus vulgairement, pour les cartes postales. L'un et l'autre ont pour point de départ la conviction qu'il est possible de désigner le point le plus éloigné, le lieu où tout est incongru et nouveau.

(1) *Dans le fantasme occidental, le primitif n'est pas représenté nu, il est toujours déguisé.*

(2) *Même l'ethnologie, qui a critiqué et démontré la notion de « primitivité », adore encore les masques (cf. Levi-Strauss : « La Voie des Masques »). Il en va de l'ethnologie comme de la religion : il ne suffit pas de proclamer son incroyance pour abandonner ipso facto toute attitude religieuse.*

(3) *La seule évocation qu'il puisse y avoir pour un Européen, à l'intérieur de sa propre sphère, c'est celle d'un passé de croyances archaïques survivant seulement au plus profond du monde rural : c'est-à-dire encore le lointain, un lointain faisant lui aussi l'objet d'une analyse ethnographique.*

Sous la pression d'une telle demande, devant une pareille avidité, l'Afrique s'est mise à fabriquer des tas de masques plus grossiers et insensés les uns que les autres. Toutes sortes de divinités de la fécondité aux formes pleines et obscènes dans la clarté de leur signification, quantité de masques géométriques et éberlués. L'un de mes amis dénomme cette tricherie culturelle, de façon fort heureuse « l'art missionnaire » (1).

A la passion de la vérité archéologique de l'homme blanc, on offre ironiquement le faux-semblant qui va le combler. Tout un artisanat fantoche s'est développé pour faire des masques sur mesure. Il faut bien entretenir les mythes...

Ce qui est moins drôle, c'est que l'Africain n'ayant pas cette mémoire d'antiquaire (mais une mémoire généalogique et spirituelle) s'est lui-même rendu victime de sa supercherie, se dépossédant du flou, de l'ambiguïté de son esthétique. Dans un « feed-back » (déplorable, cette fois), il s'est mis à adorer l'art missionnaire, à se satisfaire de la valeur décorative de statuettes et d'objets si pauvrement clairs dans leur signification. Des objets qui se tassent dans ces vitrines surchargées ou qui sont fixés très haut sur les murs (c'est une particularité remarquable) pour que les enfants n'y touchent pas.

(1) On imagine le missionnaire durcissant sa volonté prosélyte par la contemplation de signes absolument purs : animisme, magie... noire, culte des ancêtres.

POSTFACE

RÉPONSE PRÉALABLE AUX OBJECTIONS

Ce petit livre, j'espère, ne sera pas un prétexte pour qu'on me traîne devant le tribunal de la politique. Ou alors, fermons-le avant d'ouvrir la polémique.

En regardant, sous l'angle esthétique, la vie quotidienne au Sénégal, je tente, par un biais fort modeste, de réhabiliter un Tiers-Monde qui n'est pas qu'alphabétisme et acculturation (1).

J'essaie simplement de désigner des formes inédites de survivance des usages et des rituels familiers.

(1) J'ajoute ici que les quelques tableaux qui forment cet ouvrage ne sont pas nécessairement commandés par le souci d'une véracité descriptive. Il est normal que le rêve poursuive le travail de l'observation, et que l'imagination achève ce que le réel a livré à l'observation. Et, toute représentation étant plus ou moins falsificatrice du réel, il n'y a pas à distinguer entre ce « plus » et ce « moins ».

J'essaie simplement aussi de désigner des processus d'appropriation de ce qui a été imposé. Tant il est vrai que la mimésis n'a jamais été l'imitation servile.

Mais pourquoi donc faire un tel travail de repérage ?

Pourquoi dessiner une esquisse de cette carte de la beauté du Tiers-Monde dont l'exemple du Sénégal se veut générique ? Beauté malgré tout... D'autant plus admirable.

Parce qu'aujourd'hui (puisque nous revendiquons l'Absolu et que nous avons raison), il est temps que nous abordions le domaine de l'esthétique radicale — seul lieu de l'affirmation intempestive de l'existence — du Pour-soi pur et simple — du Quant-à-soi, même — sans justification tirée d'ailleurs, sans référence à une altérité obsédante (et, par nature, inhibante).

Le Grand Autre a été immolé (symboliquement et réellement) en 1960. Personne — et surtout pas moi — n'osera nier que son fantôme continue d'errer et que son testament a été reçu par des légataires zélés. Mais quoi ! Il est tout de même bien mort.

J'avais 8 ans quand on a dansé sur la dépouille du colonialisme mort, des protectorats défunts, de l'occupation vaincue. Et 20 ans après, je cherche encore un livre, un film, une œuvre qui ne redise pas l'antienne du colonialisme, du néo-colonialisme et des cortèges qui les accompagnent nécessairement. L'autre face de ce miroir, l'envers positif, étant l'identité culturelle ; on semble souvent ignorer, d'ailleurs, qu'il y a là un effet de miroir, et que la revendication consciente de l'identité ne peut se faire que lorsque

celle-ci est mise en perspective avec autre chose ; j'y reviendrai tout de suite.

Une génération a grandi, et le discours tourne en rond dans l'affirmation circulaire de l'identité, et dans l'assertion de la nécessité de cette affirmation...

Mais dire que « A » est identique à « A », n'a de sens que parce qu'on suppose que la proposition implicite « A » n'est pas « B ». La formule « A = A » trouve son complément dans celle qui dit « A » est différent de « B ».

Tel est le paradoxe insurmontable de la logique inconsciente (1) de l'intelligentsia du Tiers-Monde : — ou bien j'affirme que A est identique à A, et je tombe dans la tautologie de type éléatique ;

— ou bien je ne sors de cette stérilité qu'en ajoutant que A ne se confond ni avec B, ni d'ailleurs avec C, ni avec tout le reste — que dans sa différence essentielle, A s'oppose, même, au reste. Alors, je parle de tout le reste, sauf de A.

Et, à partir de là, la ratiocination indéfinie est possible.

En fait, cette idée (celle de « l'Identité ») est tellement simple qu'elle ne favorise même pas les querelles d'école ou les disputes d'une nouvelle scolastique.

Voici, du moins, l'impression que me laisse le discours du Tiers-Monde sur le Tiers-Monde, depuis que j'ai essayé de comprendre pourquoi il était purement répétitif.

D'où vient le mal ?

(1) La revendication de l'identité est consciente, mais elle repose sur un formalisme qui, lui, est inconscient.

Je comprends fort bien qu'après l'acte de décolonisation, on ait confondu — soudé — les sphères du politique et du culturel, de l'historique et de l'imaginaire.

Je comprends que — pendant un temps — la parole du Tiers-Monde ait toujours été une parole militante, une parole de réhabilitation, de profession de foi — que tous nos écrivains (à quelques très rares exceptions près, et avec plus ou moins de génie) aient été des chefs de file, les maîtres penseurs d'un parti, les historiens d'un passé dont on retrouvait — ahuri, médusé — la grandeur.

Ce fut sans doute nécessaire ; c'est, en tout cas, chose faite.

Certes. Ceux qui croient qu'il n'y a (pour nous) que poésie à message, pièce à thèse, roman social, cinéma politique, littérature de la quête de l'identité, ont peut-être fondé des écoles. Qu'ils y restent. Ils ont créé ce vaste mouvement qu'on pourrait appeler le « réalisme tiers-mondiste », lequel flirte parfois avec le triste réalisme socialiste. Il appartiendra à la postérité de distinguer là-dedans ce qui est digne d'admiration durable et ce qui ne l'est pas.

Mais il ne faut pas qu'aujourd'hui ces personnages viennent assombrir l'horizon de ceux qui pourraient penser à autre chose.

Il n'est plus permis (et, en toute honnêteté, il ne l'a jamais été) de condamner celui qui se préoccupe du « style » et uniquement du style. La beauté n'est pas superfétatoire. Elle est un mode de la transcendance après laquelle l'homme court toujours (comme après la Liberté, la Vérité et différentes variantes histori-

ques de la Vertu : la morale, la justice, l'égalité) ... comme l'identité, la dignité.

Il serait temps que l'écrivain du Tiers-Monde se comporte en esthète — qu'il abandonne l'œil critique du sociologue, qu'il laisse tomber le ressassement de l'historien, et qu'il se détourne de la réduction de l'économiste.

On m'objectera que j'ai moi-même parlé du pouvoir ? Très faible. Car si j'y ai fait allusion, c'est pour montrer de quel pied de nez le peuple est capable. Et comme il peut s'amuser de tout, même de ce qu'il subit. J'ai dit quelque part que le peuple est intraitable. Il l'est déjà par cette faculté suprême qu'il a de tourner n'importe quoi en dérision.

Et qu'on ne vienne pas me dire que je justifie (malgré moi) un état de chose révoltant lorsque je parle d'une beauté qui s'épanouit malgré la misère, comme une fleur sur un dépotoir. J'ai simplement voulu rappeler que partout où l'homme niche — même dans les pires conditions — la beauté l'accompagne. C'est le signe repérable de son humanité. J'ai voulu dire qu'il n'était pas possible de se détourner à ce point de la réalité.

Voilà une première raison pour que ceux qui s'occupent d'esthétique ne se laissent pas écarter de leur but, ne vaticinent pas. L'art ne peut se laisser justifier par autre chose que lui-même — et, d'une manière générale, les bons sentiments ne suffisent pas à justifier toute entreprise. Voilà bien un truisme !

Il y a une autre raison encore (plus spécifique et, donc, à mes yeux plus importante).

Économiquement, le Tiers-Monde c'est, essentiellement, le PNB effrayamment bas par habitant, la

sous-alimentation et le gaspillage des ressources.

Mais culturellement (1) ?

Culturellement, le Tiers-Monde c'est, aujourd'hui, le règne de l'imposture. Les diplomates se prennent pour des honnêtes hommes, les politiques pour des gens de lettres. Les commis de l'État jouent les théoriciens. Les cadres se prennent pour des intellectuels. Les journalistes oublient qu'ils sont peut-être les premiers manipulés par les médias.

En contrepoint, et à partir de la même confusion, les vrais écrivains ont cru qu'ils avaient à se construire un espace de pouvoir dans la sphère institutionnelle, administrative ou politique. Pourquoi, par exemple, C. Amidou Kane et Stanislas Adotevi n'ont-ils presque rien produit ? L'un est pourtant un très grand écrivain, l'autre un penseur très solide ; ce ne sont pas les hommes d'une œuvre unique non plus et pourtant, ils se sont fourvoyés jusqu'à devenir muets. Je ne suis pas une victime de la mythologie de la pureté ; j'admire A. Malraux d'avoir pu être un homme politique sans que cela

(1) On n'a jamais (me semble-t-il) cherché à donner un contenu sérieux à la notion d'acculturation. Suivant l'usage qu'on en fait, je remarque qu'« acculturation » est :

— tantôt synonyme d'analphabétisme. Ce qui ne veut rien dire, car un peuple analphabète est inadapté à la civilisation de l'écrit (et la civilisation industrielle en est une), mais de là à en conclure hâtivement qu'il n'a pas de culture...

— tantôt cela signifie « la perte des traditions ». Mais quelle est la culture qu'on puisse nommer aujourd'hui et qui aurait conservé ses traditions intactes ?

Ces deux usages du mot sont, d'ailleurs, exclusifs l'un de l'autre, mais cela ne semble gêner personne.

oblitére son style ; mais il semblerait que, dans le Tiers-Monde, la politique finît toujours par dévorer le reste.

La confusion du politique et du culturel fait que, parfois même, on ne distingue plus le discours officiel des protestations de l'intelligentsia. Car depuis quand l'intelligentsia ferait-elle bon ménage avec le pouvoir sans que la liberté et l'indépendance... d'esprit soient menacées ?

Oui. 30 ans après, c'est le règne de l'imposture et la qualité esthétique (ou la qualité tout court) n'apparaît plus que çà et là, comme l'avatar d'une pensée politique close depuis longtemps. C'est cela l'acculturation du Tiers-Monde. Rien ne vient arrêter les imposteurs, à part le dédain manifesté par le reste du monde. Et c'est malheureusement cette absence de qualité (pour ce qui occupe le devant de la scène) qui justifie les appellations de littérature, de théâtre, de cinéma du Tiers-Monde.

En quête d'identité, nos écrivains croyaient souffrir d'un manque. Ils ont cru qu'ils avaient le devoir de répondre à un besoin — de boucher un creux. En fait, ils voulaient inconsciemment, naïvement, oblitérer la littérature. Oublieux qu'ils étaient de ce que le désir d'écrire ne peut jamais naître du simple besoin — de ce que l'art ne saurait surgir d'un manque trivial (1).

(1) Le désir ne s'oppose pas tant au besoin parce qu'il est fantasmatique et que le besoin s'adresse au réel — mais c'est surtout que le besoin est grégaire, collectif, commun, tandis que le désir est unique, singulier. Cette opposition conduit à celle de la langue et du style. La langue du besoin, c'est la langue de tout le monde, la langue commune ; elle n'a rien à voir avec le

Il y a une condition sine qua non à l'effet esthétique, c'est cette conversion du besoin en désir. C'est à cette condition qu'on invente une autre beauté ; il faut convertir le manque d'être jusqu'à le rendre méconnaissable.

style c'est-à-dire l'invention d'une écriture qui fait le véritable métier d'écrivain... car ce n'est jamais qu'un métier. Les professions de foi et les recueils d'anecdotes ne sont donc pas de la littérature.

GENS DE SABLE

LE NOM PROPRE.....	7
COMMUNICATION.....	8
DE L'EXOTISME, DU FOLKLORE, DE L'AMOUR.	12
CORRESPONDANCES	18
YAMA SOW : LA BEAUTÉ DU DIABLE.....	21
RÊVE DE FEMME : NOTE SUR LA REPRÉSEN- TATION DE MAMMA, CHÉRIE ET FIFILLE ...	25
LE CORPS TRANQUILLE	30
L'EXTRAVAGANCE COLLECTIVE.....	34
BOÎTES... DE NUIT	38

LE POUVOIR AFFOLÉ	42
L'HEURE DU THÉ	46
DE LA DENTELLE INDUSTRIELLE	51
JEAN-PAUL, L'ARCHITECTE	55
FAIRE LE MÉNAGE DANS LE DÉSERT	62
LA MATHÉMATIQUE CONCRÈTE	67
DOCTEUR DIENE	72
RADIO	78
TAXIS	82
FEED-BACK	86
QU'EST-CE QUI S'INSCRIT DANS LA MÉMOIRE DES HOMMES ?	89
ÉDIFICATION OU HUMOUR ?	97
LAMBAYE	98
DIVINATION	101
LA RÉTHORIQUE	106
DISPUTE	116
LETTRE A SON AÎNÉE	118

GENS DE SABLE	165
INITIATION	120
LE LIVRE-OBJET	123
ESQUISSE D'UNE THÉORIE DU REGARD	130
LIBRE-ARBITRE	133
DEUIL	135
LES REBUTS DE L'OCCIDENT	142
<i>POSTFACE</i>	153

*Achevé d'imprimer le 10 septembre 1984
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

— N° d'édit. 1031. — N° d'imp. 1792-1224. —
Dépôt légal : octobre 1984.
Imprimé en France

Du Sénégal, d'un Sénégal intérieur, une voix parle et interroge. Son écho se répercute dans l'entre-deux mondes de l'Afrique et de l'Occident. Espace sans limites, lieu non de ressentiment mais de plaisir. Nous sont contées les histoires inédites de ces gens du Sahel, de ces gens de sable : la grand'mère, l'architecte, le géant lettré ; tous personnages étonnants et pourtant sans renommée.

Tout en contant, l'auteur s'amuse à inventorier les survivances africaines têtues derrière le chaos d'aujourd'hui. Sahel de maintenant où le téléphone et la radio viennent renforcer l'oralité, où le plastique peut avoir un usage magique. Il y a jeu, mais jeu grave où la narratrice maintient une différence sans la radicaliser. Le livre n'est ni d'ethnographie ni de sociologie, il invite à une lecture transparente, hédoniste.



Couverture : « Coquettes... », Watteau (détail).
Leningrad, Ermitage.
Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-027-0
F1 0030-84-X

65,00 FF